L'ITINÉRAIRE

3$
Volume XXIX, nº 07
Montréal, 1er avril 2022
ABONNEMENTS AU
itineraire.ca



PAYEZ VOTRE MAGAZINE PAR TEXTO AUPRÈS D'UN CAMELOT AUTORISÉ



On reconnecte le 9 à 5 au 5 à 7.



ON SE RECONNECTE

stm

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'Itinéraire*.



ZOOM

Jean-François Dagenais

Camelot n° 1972 • **Âge** 52 ans
Point de vente Marché Metro André-Grasset

Pour Jean-François, c'est un retour au travail comme camelot suivant une absence de trois ans. Après 14 ans sans arrêt, il a dû s'interrompre à cause de problèmes de santé. Son retour se déroule bien. « *Ça fait trois mois que j'ai recommencé. Tout se passe très bien. Les gens m'ont tout de suite bien accueilli. Les employés du marché Metro sont vraiment gentils avec moi.* »

Jean-François souffre de troubles musculo-squelettiques. Des douleurs se manifestent au niveau du thorax, surtout au réveil. C'est pourquoi il a dû quitter son poste de camelot qu'il aimait beaucoup. De plus, il éprouve parfois des troubles psychosomatiques qui amplifient ses douleurs physiques. Ces troubles arrivent de temps en temps selon son humeur. Quand ça ne va pas émotionnellement, cela se ressent dans son corps. Ces épisodes sont très incapacitants ; il doit alors tout arrêter et se reposer.

Il arrive à son point de vente vers 13 h et travaille deux heures, trois à cinq jours par semaine. « *C'est ce que je suis capable de faire selon ma santé.* »

Ce que Jean-François apprécie le plus est le côté social du travail de camelot. « *J'aime le contact avec les gens et quand ils m'achètent mon petit journal, je leur dis qu'ils vont certainement aimer ce numéro,* dit-il, et *le travail de camelot me permet d'avoir un peu plus d'argent chaque mois.* » Ce petit supplément lui permet d'ailleurs d'acheter des composantes pour le montage de circuits électroniques qu'il fait comme loisir.

Malgré ses problèmes de santé, Jean-François puise son énergie dans deux sources. Tout d'abord, la musique. Comme il le dit si bien lui-même :

> « *La musique guérit l'âme* »
> **Elle lui permet de s'évader. Ses goûts sont très variés : pop, rock, jazz et il s'intéresse de plus en plus à la musique classique. Bien qu'il écoute sa musique sur toutes sortes de plateformes, mais ce sont les vinyles qu'il préfère. Il est particulièrement attiré par les belles pochettes de musique classique.**

Sa deuxième source est sa foi chrétienne. Il assiste régulièrement à la messe et la lecture de textes religieux, comme la Bible, lui permettent de développer sa spiritualité. Il croit en la vie et à la providence. Malgré la maladie ou la précarité, il faut s'abandonner et faire confiance, pense-t-il. « *Dieu nous anime. Chaque personne a un rôle dans la société. Tout se tient. Que l'on soit médecin, travailleur de rue, camelot, pharmacien. Chacun a son poste et Dieu lie tout ça harmonieusement.* »

Et c'est pourquoi Jean-François accueille toujours avec douceur et calme tous ses clients au marché Metro !

Par Jean Talbot · Bénévole à la rédaction
CARLA BRAGA

PARTENAIRES MAJEURS

PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS

Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

L'Itinéraire EST MEMBRE DE

La direction de L'Itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le magazine ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'Itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement et de l'impact social à :

c.e.lavery@itineraire.ca | 514 597-0238 poste **222**

Le journal* L'Itinéraire *a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Erratum

Une erreur s'est produite dans la chronique Mieux vaut en lire de la dernière édition du 15 mars : La description du livre *L'homme aux chats* de Michèle Ouimet n'est pas la bonne. On aurait du lire :
L'ancienne journaliste de *La Presse* bien connue frappe un grand coup avec son dernier roman. L'histoire porte sur la peur qui enveloppe Montréal alors que sévit un tueur en série au rituel particulièrement morbide. Le roman traite de la relation qu'entretient un patron de presse centré sur le pouvoir et sa collaboratrice, journaliste assez prompte. Cette relation fera naître des émotions surprenantes. Un roman mordant et accrocheur.
Nous nous reprendrons dans la prochaine chronique avec la version corrigée.Toutes nos excuses à l'auteure !



ÉCRIVEZ-NOUS ! courrier@itineraire.ca Des lettres courtes et signées, svp !

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

Le Groupe L'Itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'Itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !



Convention de la poste publication N°40910015, N° d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au

Groupe communautaire L'Itinéraire
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2K 2H9

SOLISCO
IMPRIMEUR SOLISCO
120, 10E RUE
SCOTT (QUÉBEC)

MIXTE
Papier issu de sources responsables
FSC® C011825

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

LUC DESJARDINS
Directeur général et éditeur

ADMINISTRATION
VANESSA TREMBLAY
Directrice - Opérations et ressources humaines

ESTELA SOLORZANO
Chef comptable

JAVIER BERNAL
Commis au dépot

RÉDACTION
JOSÉE PANET-RAYMOND
Éditrice adjointe et rédactrice en chef

ALEXANDRA GUELLIL
Journaliste responsable société

KARINE BÉNÉZET
Journaliste responsable de la formation des participants

SIMON BOLDUC
Chargé de projet - Journalisme

CARLA BRAGA
Création visuelle

Composition de La Une CARLA BRAGA

DÉVELOPPEMENT PHILANTHROPIQUE ET RÉSEAUX SOCIAUX
JOSÉE LABRECQUE
Conseillère principale développement philanthropique

PASCALE PLANET
Gestionnaire de communauté

ACTION COMMUNAUTAIRE
THOMAS WAYLAND
Organisateur communautaire

ISABELLE LACHARITÉ et MAUDE M.-ROMPRÉ
Intervenantes psychosociaux

DANIEL PRINCE
Responsable de la distribution

SERVICE ALIMENTAIRE
PIERRE TOUGAS
Responsable du Café

JEAN-CHRISTOPHE RUEL
Coordonnateur du Service alimentaire

MAUD THIMON
Cuisinière et adjointe à la formation

PROGRAMME MAISON RONDE
MARILOU MAISONNEUVE
Chargée de projets

ELIZABETH MURPHY
Gérante du café

ISABELLE SIMARD-LAPOINTE
Intervenante à la formation et à l'accompagnement

CONSEIL D'ADMINISTRATION
Présidente
JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg S.E.N.C.R.L./s.r.

Vice-président
YVON MASSICOTTE - Camelot de L'Itinéraire

Trésorier
NICK KAMINARIS - Nuvei

Secrétaire
EMNA BRAHAM

Administrateurs
SOPHIE RONDEAU - Avocate et doctorante en droit
JEAN-CLAUDE NAULT - Camelot de L'Itinéraire
JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'Itinéraire
ROGER PERREAULT - Camelot de L'Itinéraire
- Représentant des camelots

BÉNÉVOLES
CHRISTINE BARBEAU, MARIE BRION, ANITA BARSETTI et JEAN TALBOT
Bénévoles à la rédaction

PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORTE et SYLVIE POIRIER
Bénévoles à la révision

ÉDITORIAL



1er avril 2022
Volume XXIX, nº 07

Josée Panet-Raymond

Éditrice adjointe et rédactrice en chef

Pour l'amour des дети

La photo est bouleversante : une vue aérienne du Théâtre dramatique de Marioupol, où un millier de personnes avaient trouvé refuge, montre le mot ENFANTS écrit en grosses lettres cyrilliques blanches autour de l'édifice pour implorer les Russes de ne pas le bombarder. Ils l'ont fait quand même. Au moment d'écrire ces lignes, le bilan des morts était encore incertain. Mais une centaine de personnes ont pu être extirpées vivantes des décombres.

Cette invasion insensée fait peur au monde entier. Mais on ne peut que deviner la terreur et l'angoisse que vivent les Ukrainiens tous les jours.

Je suis entrée en contact avec mon collègue, le journaliste indépendant Christopher Curtis par vidéo Messenger à la mi-mars. Il s'apprêtait à revenir au Québec après une dizaine de jours en Pologne et en Ukraine. Lorsque je l'ai joint, il était étendu sur le lit de la petite chambre qu'il avait loué en Pologne, l'air fourbu, mais content de me parler.

- Je ne te garderai pas trop longtemps, tu as l'air épuisé.
- Non, en fait c'est une bonne journée. J'ai pu dormir. Et demain j'entreprends le voyage pour rentrer à la maison.

- Comment s'est passé ton périple ?
- Ç'a été un voyage extraordinaire, mais tellement épuisant, parce que ton cerveau est toujours en alerte : souviens-toi de ceci, n'oublie pas cela… Et puis, tu essayes de communiquer dans une langue que tu ne connais pas. Une chance que j'avais mon interprète Dan, avec moi presque tout le temps.

- Tu étais à Lviv, décris-moi ce qui s'y passe.
- On était en relative sécurité, mais il y a eu un raid aérien dans une ville à l'est d'ici. L'aéroport a été frappé, on entend les sirènes… Apparemment, il y a eu des tentatives d'interception des missiles, mais c'est difficile de savoir quoi croire en temps de guerre.

Il y a des postes de contrôle partout. Il y a un couvre-feu. La vente d'alcool est interdite. On n'y voit pas de soldats russes, bien qu'on aperçoit des tanks en périphérie.

- Comment les Ukrainiens vivent-ils la situation ?
- Les gens sont habitués à la tension. Ils s'attendaient à ça de la part de Poutine qui a interféré deux fois dans les élections, et ils ont connu la guerre quand la Russie a pris la Crimée, il y a huit ans. Ils sont désensibilisés je dirais. Mais personne ne s'attendait à une invasion de la sorte. Il y a beaucoup de paranoïa dans l'air. Les gens sont gentils, mais ils se méfient des personnes qu'ils ne connaissent pas. Et oui, ils ont vraiment peur.

Suite en page 24

20 camelots ont participé à cette édition

SOMMAIRE

1er avril 2022
Volume XXIX, nº 07


© CARLA BRAGA

3

Mots de camelots

3 Zoom sur Jean-François Dagenais

9 Suzanne Leblanc

9 Christian Tarte

9 Anne-Marie

25 Benoît Chartier

25 Daniel Grady

25 Sylvie Houle

8 **BD - À la sauce piquante d'El Diablo**

10 **Dans l'actualité**

Crise climatique : les villes doivent s'adapter

Simon Bolduc

26 **Culture**

Humour engagé

Quand le rire fait réfléchir

Karine Bénézet

34 **Dans la tête des camelots**

Quel est votre type d'humour ?

36 **Conversation**

Grandeur et misère d'un *spot* de vente

Manon Fortier et Maxime Valcourt

38 **En toute liberté**

Comment on fait pour se réveiller ?

Mathieu Thériault

40 **Espace sciences**

Yves Grégoire

42 **BD**

Siou

43 **C't'encore drôle**

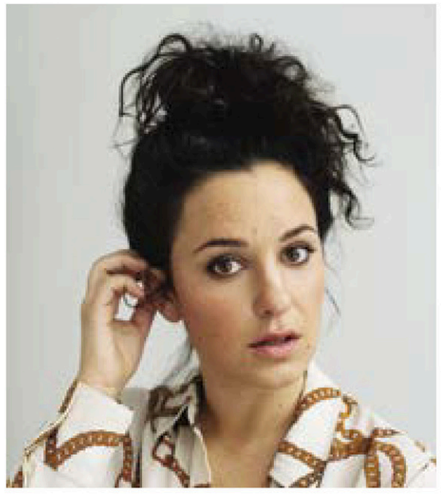
Christian Vanasse

44 **Détente**



© EVAN BUHLER | REUTERS

12


© ANDREANNE GAUTHIER

26

À la Une

Alexandra Guellil


© CARLA BRAGA

12

Le 24 février, le président russe Vladimir Poutine a lancé une offensive militaire contre l'Ukraine. *L'Itinéraire* tente de prendre un pas de recul et s'intéresse aux premières conséquences de cette guerre. Membre du Réseau international des journaux de rue (INSP), on vous raconte comment les plus marginalisés sont pris en charge par des organismes d'aide humanitaire. En plus de ces témoignages, nous livrons ceux de Montréalais impliqués dans le conflit tout en ouvrant une fenêtre de réflexion sur la couverture médiatique.



Mots de camelots

Le chant

C'est à l'adolescence que j'ai commencé à chanter. Au début, je chantais dans ma douche, comme la plupart des gens. Puis j'ai fait partie de la chorale Le chant du cœur. Nous avions donné un spectacle devant environ 250 personnes dans Hochelaga-Maisonneuve.

La mère de mon amoureux m'encourage en me disant que je chante bien. Mais à cause de mon anxiété, ça me rend nerveuse de chanter devant des gens. Je ne suis sûrement pas la seule, car même les grandes chanteuses disent qu'elles ont le trac avant un spectacle. L'une de mes préférées, Ginette Reno, en a déjà parlé.

Être chanteuse est mon plus grand rêve. C'est un métier difficile et il n'y en a pas beaucoup qui percent. Il existe une compétition féroce entre ceux et celles qui veulent être reconnus. Pour réaliser mon ambition, j'aurais besoin de rencontrer des gens du métier.

Mes chansons préférées sont québécoises, comme *Chats sauvages* et *Provocante* de Marjo, *Pleurs dans la pluie* de Mario Pelchat et *Au nom de la raison* de Laurence Jalbert.

Pour moi, Céline Dion est la plus grande chanteuse au monde. Elle possède une voix tellement puissante! Quand je l'écoute, ça me rend heureuse et elle me fait du bien.

Je suis consciente que je ne réaliserai peut-être pas mon rêve. Je n'ai jamais suivi de cours. J'ai une belle voix, mais il faudrait la travailler pour la développer au maximum. Pour ça, j'aurais besoin d'aide, mais je ne sais pas à qui m'adresser. En attendant, ça me fait plaisir de parler de ma passion. Je reste positive et optimiste et je continue à croire en mon rêve.



SUZANNE LEBLANC
CAMELOT SAINT-DENIS / ONTARIO
ET SAQ PAPINEAU / CRÉMAZIE

Beatles ou Rolling Stones

Deux grands groupes de musique diamétralement opposés, mais tout aussi talentueux. D'un côté Lennon / McCartney, de l'autre Jagger / Richards. Votre choix vaut le mien. Personnellement je préfère, et de loin, les Rolling Stones, surtout pour leur son tellement différent des autres groupes de rock et évidemment les *riffs* de Keith Richards. Et pourtant, ce sont les Beatles qui ont produit les meilleurs albums selon moi. Par contre les Stones ont produit de bien meilleures chansons, plus rythmées, plus endiablées, plus politiquement incorrectes.

Je dirais que la plus grande différence entre les deux *bands* est que les Beatles étaient meilleurs en studio qu'en spectacle, tandis que les Stones, avec Mick Jagger en tête, étaient et sont toujours de vraies bêtes de scène. D'ailleurs en 2022 les papis du rock célèbrent le 60e anniversaire de leur fondation. Il faut le faire! J'ai aussi bien aimé les Beatles à partir de leur album *Revolver*, parce qu'avant ça je trouvais leurs chansons un peu cucul. Dommage par contre que ça se soit terminé platement en 1970. J'aurais bien apprécié de les voir continuer, parce qu'on va se le dire, tout a fini bêtement alors qu'ils étaient au sommet de leur art. Vraiment triste.



CHRISTIAN TARTE
CAMELOT PHARMACIE JEAN-COUTU 28E AVENUE / BEAUBIEN

Testament

Le matin on se réveille, on respire, c'est un cadeau. On fait notre petit train-train de la journée, on respire encore. Le soir, on se couche et on respire... encore. Le respir est ta vie. La journée où tu ne respires plus, tu es mort et tu laisses tes proches dans le deuil. Le deuil c'est pour les personnes qui restent sur terre. Si tu n'as pas fait la paix avec toi-même, avec ta famille, avec tes amis, comment veux-tu partir l'esprit tranquille?

Les gens qui restent vont toujours se souvenir de toi. Mais toi, que laisses-tu en héritage? La haine, la frustration? Ou la joie, la bonté? Quand tu vas savoir que c'est la fin, que tu es malade et que tu dois partir de ce monde merveilleux, tu te dois de remercier la vie pour tout ce qu'elle t'a donné. Il n'y a pas que les mauvaises choses, il y a les belles aussi! Si tu aimes la vie, tu vas bien partir. Si la colère te poursuit, elle va rester là après ton départ.

Avant ton dernier souffle, pardonne-toi, fais la paix avec les autres. Avant mon dernier soupir, je souhaite laisser ma vie telle qu'elle m'a été donnée à ma naissance: pure et nette.

Mon testament à moi, c'est pas l'argent que je vais laisser. C'est l'amour que j'ai donné, c'est me pardonner et c'est faire la paix autour de moi. Là est mon testament, dans la joie! Ceci est ma dernière volonté.

Je connais tellement de gens qui sont partis sans dire adieu. Même si tu ne sais pas quand ton heure va sonner, fais en sorte de la vivre comme si c'était la dernière. En conséquence, à tous les jours, dis merci à la vie et aime les gens comme tu aimerais être aimé. On n'a qu'une seule vie et c'est notre seule chance.



ANNE-MARIE
CAMELOT FABRE / MONT-ROYAL



Jean-François Boisvert
Président de la Coalition Climat Montréal

Crise climatique : les villes doivent s'adapter



Dans son sixième rapport d'évaluation publié en mars dernier, le Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat (GIEC) dresse un bilan alarmant des impacts de la crise climatique. Alimentation, santé populationnelle, crise géopolitique et démographique, extinctions fauniques et de milieux naturels, tout y passe. Et les défis d'adaptation qui attendent l'humanité sont incommensurables. En 2015, les cibles visées par l'Accord de Paris fixaient une limite de réchauffement de la température globale à 1,5 degrés. Les plus récentes prédictions du GIEC pointent plutôt vers un réchauffement qui oscillerait entre 2,5 et 3,5 degrés, et ce, conditionnellement au respect des engagements des 195 pays ayant ratifié l'Accord. La solution ?

Évidemment, les villes doivent et devront s'adapter aux effets des changements climatiques. Les solutions émises par les différents experts sont unanimes sur un point : la nature doit regagner du terrain. En ce sens, à quoi pourrait ressembler Montréal dans un futur proche ?



© LE TOIT VERT DE LA CUISINE COLLECTIVE HM

> « *On [Montréal] a beaucoup de jardins collectifs et communautaires. C'est une façon d'accroître la résilience. Le plus important, c'est d'être dans l'optique de production et non pas de* greenwashing. »
>
> - Jean-François Boisvert
> Coalition Climat Montréal

Le transport

Selon une récente étude de Polytechnique Montréal, la ville dédie 78 % de ses infrastructures à l'automobile. Jean-François Boisvert, président de la Coalition Climat Montréal, estime qu'il faut réduire ce pourcentage en augmentant radicalement l'offre de transport actif et collectif. Si la voiture électrique devenait la règle, ce ne serait toutefois pas une solution adaptée pérenne.

« *On mise beaucoup sur l'électrification et la carboneutralité d'ici 2030. C'est une bonne chose. Il faut que ce soit fait le plus rapidement possible. Mais si on a autant d'autos, on va être dans le même problème,* nuance M. Hébert. *Aussi, il y a un impact écologique à construire un véhicule. La chaîne de production n'est pas carboneutre de A à Z, elle. Ce qu'on préconise, c'est non seulement d'électrifier, mais aussi de réduire significativement la taille du parc automobile.* »

Rappelons qu'au Québec, le transport est le plus gros émetteur de gaz à effet de serre (GES).

Ces infrastructures bétonnées devront disparaître en grande partie pour laisser place à davantage de surfaces végétales. Plus d'arbres, moins d'îlots de chaleur. Défi de taille, certes, mais Montréal peut se réjouir d'avoir une administration qui travaille en ce sens, selon le président de Coalition Montréal. « *Ça ne se fait pas vite, parce que c'est de la politique, mais la Ville a beaucoup fait pour le réseau cyclable depuis que l'équipe de Valérie Plante est là. Et j'espère qu'on réussira à réduire l'espace des routes rapidement parce que depuis 10 ans, le parc automobile grossit deux fois plus vite que la population dans la grande région de Montréal* », s'inquiète Jean-François Boisvert.

S'alimenter local

Selon M. Boisvert, de 60 % à 80 % de nos aliments proviennent de l'extérieur du Québec, principalement des États-Unis. Avec la pandémie, et plus récemment la guerre en Ukraine, il est évident que la mécanique de l'approvisionnement alimentaire s'est métamorphosée, et deviendra davantage locale, croit-il.

Si les toits verts ont la cote dans l'architecture contemporaine, il faut être dans l'optique de la production alimentaire, plutôt que dans l'image de marque. Augmenter le couvert végétal et développer davantage l'agriculture urbaine, c'est un virage que nous devons prendre et qui changera le visage de Montréal. « *On [Montréal] a beaucoup de jardins collectifs et communautaires. C'est une façon d'accroître la résilience. Le plus important, c'est d'être dans l'optique de production et non pas de* greenwashing », met en garde M. Boisvert.

Les projets de serres urbaines, à l'image des Fermes LUFA, devraient s'accroître dans les prochaines années pour devenir une norme plus qu'une exception, croit-il.

Densité

À quoi ressemblera le centre-ville de demain ? Il ne reviendra pas dans sa version prépandémique, mais ne disparaîtra pas pour autant. « *La COVID a apporté du changement dans les habitudes par le télétravail, qui est là pour rester. Les tours à bureaux vont probablement changer de vocation. D'ailleurs, quelques-unes ont déjà commencé à être transformées en immeuble d'habitations. On va voir plus de logements dans les quartiers centraux puisqu'il faut densifier la ville* », explique M. Boisvert.

Cette densification s'avère nécessaire, d'autant plus que l'étalement urbain a un impact sur la consommation d'énergie et des ressources. Réduire l'utilisation de la voiture et préserver les terres agricoles environnantes, c'est ce que la densification urbaine vise. « *Ça fait 50 ans qu'on étale la ville. Il faut freiner ça pour réduire l'utilisation de la voiture. Pour préserver les terres aussi. Quand on étale, on creuse évidemment dans les terres agricoles qui s'éloignent toujours plus des villes* », lance-t-il.

Quelques faits

Selon Ouranos, consortium sur la climatologie régionale et l'adaptation aux changements climatiques, en 2060, il faudra prévoir environ 60 jours où il fera entre 30° et 32° C. Actuellement, on compte en moyenne 20 jours de canicule par année. La température à Montréal augmenterait de 4,1° C.

EGOR LYFAR | UNSPLASH

DÉMUNIS FACE À LA GUERRE



Dans la nuit du mercredi 23 au jeudi 24 février, malgré tous les efforts diplomatiques, le président russe Vladimir Poutine a lancé une offensive militaire contre l'Ukraine. Ceci, peu de temps après avoir reconnu l'indépendance des républiques séparatistes de Donetsk et Lougansk, situées dans l'est du pays. Le bilan humain était encore incertain au moment de mettre sous presse, notamment en raison des chiffres qui diffèrent suivant les sources, qu'elles soient ukrainiennes, internationales ou russes. Chose certaine : cette invasion, tant redoutée, est le pire conflit en Europe depuis 1945.

L'Itinéraire **tente de prendre un pas de recul et s'intéresse aux premières conséquences de cette guerre. Membre du Réseau international des journaux de rue (INSP), on vous raconte comment les plus marginalisés sont pris en charge par des organismes d'aide humanitaire. En plus de ces témoignages, nous livrons ceux de Montréalais impliqués dans le conflit tout en ouvrant une fenêtre de réflexion sur la couverture médiatique.**

Par Alexandra Guellil
Journaliste responsable des dossiers société

CONTEXTE

Comment la guerre a-t-elle commencé ?

Dès le 21 février, le président russe Vladimir Poutine annonce qu'il enverrait des troupes dans les régions de Donetsk et de Lougansk, après avoir signé un traité reconnaissant leur indépendance. C'est le dernier chapitre d'un conflit qui remonte au moins à 2014, lorsque la Russie a pris le contrôle du territoire ukrainien de la Crimée et a soutenu les forces séparatistes pro-russes dans ces régions du Donbass.

La suite, on la connaît : invasion de l'Ukraine, exode de plusieurs millions de personnes vers les pays frontaliers, sanctions internationales venant des gouvernements ou d'entreprises, négociations diplomatiques qui n'en finissent plus. Tout cela sert de réponse aux agissements d'un chef d'État de l'une des plus grandes puissances mondiales qui brandit une nouvelle fois la menace nucléaire.

Le 24 février, Vladimir Poutine annonce une « *opération militaire spéciale* » dans la région de Donbass, dans l'est de l'Ukraine. Cette annonce se fait dans un discours télévisé, au moment même où le Conseil de sécurité des Nations unies l'implorait d'arrêter toute action de guerre. Le président russe justifiait alors son action par le fait que « *l'opération visait à démilitariser et dénazifier l'Ukraine* ».

Ferme et froid face à la caméra, ses propos sont cinglants : « *J'ai pris la décision de mener une opération militaire spéciale. Son objectif sera de défendre les personnes, qui depuis huit ans* [date d'annexion de la Crimée], *subissent des persécutions et un génocide de la part du régime de Kiev* ».

Sans fournir la moindre preuve de ce qu'il avance, Poutine appelle les soldats ukrainiens à déposer leurs armes en les avisant qu'ils seront autorisés à quitter la zone de combat. Il avertit en même temps les autres pays qui soutiennent l'Ukraine : « *quiconque tente d'interférer avec nous, ou plus encore, de créer des menaces contre notre pays et notre peuple, doit savoir que la réponse de la Russie sera immédiate et entraînera des conséquences telles qu'elle n'en a jamais connu dans son histoire. Nous sommes prêts à faire face à toute éventualité.* »



Depuis le début de la guerre, des millions de personnes ont fui leur pays. Ici, elles se dirigent vers le poste-frontière ukrainien de Shehyni qui les sépare de la Pologne.
Photo : Thomas Peter | Reuters

L'Ukraine se défend

De suite, le ministre ukrainien des Affaires étrangères, Dimitro Kuleba, déclare que plusieurs villes sont attaquées. « *Poutine vient de lancer une invasion à grande échelle de l'Ukraine. C'est une guerre d'agression. L'Ukraine se défendra et gagnera. Le monde doit arrêter Poutine* », exhorte-t-il.

Dès ce moment, le pays rompt ses relations diplomatiques avec la Russie et déclare qu'elle fournira des armes à ceux et celles qui défendraient le territoire. Le président ukrainien, Volodymyr Zelensky, prononce un discours émouvant à la télévision dans lequel il prévient, en ukrainien, qu'il s'agit du début d'une grande guerre sur le continent européen.

En russe, il appelle la population du pays voisin à rejeter une attaque, en soulignant qu'on lui mentait au sujet de l'Ukraine : « *ils disent que la flamme* [de la guerre] *libérera le peuple ukrainien, mais les Ukrainiens sont libres* [...] *Nous n'avons pas besoin d'une guerre, ni froide, ni chaude, ni hybride. Mais si les troupes nous attaquent, si elles essaient de prendre notre pays, notre liberté, nos vies, les vies de nos enfants, nous nous défendrons. S'ils nous attaquent, ils verront nos visages, pas nos dos.* »

L'histoire prise en otage

Pour de nombreux analystes de cette région, le signe précurseur du conflit était la reconnaissance de l'indépendance des deux zones de l'Ukraine contrôlées par des séparatistes soutenus par la Russie.

Le raisonnement de Vladimir Poutine contre l'Ukraine se base sur l'histoire. Il affirme que l'Ukraine n'en a pas en tant que nation et accuse ses autorités de corruption. Ceci, peu après avoir signé un ordre pour que des troupes de maintien de la paix soient envoyées dans ces deux régions. « *L'Ukraine n'est pas pour nous un simple pays voisin, elle fait partie intégrante de notre propre histoire, de notre culture et de notre espace spirituel* », se justifie-t-il. Les accusations fusent et il va jusqu'à plaider sans preuve qu'il y a un « *génocide ukrainien contre les russophones dans l'est du pays* ».

Souvenons-nous qu'en 2014, la Russie a pris le contrôle de la Crimée en soutenant les forces séparatistes dans l'est de l'Ukraine. Des groupes rebelles ont créé des républiques populaires à Donetsk et à Lougansk. Bilan : un peu plus de 14 000 morts.

Dès le 18 février, des tirs ont été signalés dans cette région, violant ainsi les accords de cessez-le-feu. L'attaque était planifiée puisqu'il faut tout de même se rappeler qu'en novembre dernier, la Russie commençait à déployer un grand nombre de troupes dans les zones frontalières avec l'Ukraine, ceci même si Vladimir Poutine laissait entendre qu'elles se retireraient.



Des membres de la Chambre des communes et du Sénat écoutent le président de l'Ukraine, Volodymyr Zelensky s'adresser au Parlement à Ottawa, à la mi-mars.
Photo : Patrick Doyle | Reuters

170 000

C'est le nombre approximatif d'immigrants d'origine ukrainienne qui sont arrivés au Canada entre 1896 et 1914. Aujourd'hui, on estime à 3,8 % le nombre de Canado-Ukrainiens, dont la majorité est née au pays. C'est au Manitoba qu'on retrouve le plus de Canadiens ayant des racines ukrainiennes. Au Québec, selon le recensement de 2016, les Ukrainiens représentaient environ 8 % de la population québécoise. Sur la base des mêmes données, les Russes représentaient pour leur part 10,4 % de la population de la province.

Note : La rédaction de ce texte s'est terminée le 16 mars. La situation et certaines informations pourraient différer entre cette date et celle de la publication.

La parole aux journaux de rue

Avec l'aide du Réseau international des journaux de rue (INSP), dont *L'Itinéraire* est membre, des représentants des journaux de rue et d'organismes proches de l'Ukraine témoignent du quotidien des citoyens de même que des personnes marginalisées depuis le début de l'invasion russe.



Dans ce pays où la pauvreté, le chômage et l'itinérance est une réalité, plusieurs personnes avaient déjà du mal à accéder aux besoins de base. « *Nous sommes profondément inquiets pour ces communautés vulnérables qui sont innocentes* », peut-on lire dans un communiqué rédigé par l'INSP, qui regroupe une centaine de journaux de rue dans le monde.

The Way Home, une organisation caritative d'Odessa, ville portuaire au sud de l'Ukraine, travaille auprès des personnes marginalisées. Il y a quelques années, elle produisait un journal de rue du même nom. Le 24 février, le directeur de l'organisation, Sergey Kostin témoignait : « *En ce moment, nous traversons des temps très difficiles, mais nous faisons notre travail avec constance. On nous a demandé d'héberger dans nos refuges des femmes avec des enfants qui venaient du front. Il y a aussi notre clientèle régulière qui est aussi vulnérable en raison de leur pauvreté. Je ne sais même pas comment ils parviennent à survivre.* »

Se disant horrifiées par la situation, Dagmara Szlandrowicz et Patrycja Zenker du journal de rue polonais, *Gazeta Uliczna* exprimaient aussi leur solidarité, leur amitié et leur fraternité envers le peuple ukrainien. « *Même si on avait des informations sur cette attaque, plusieurs d'entre nous n'y croyaient pas,* explique M^me^ Zenker, rédactrice en chef du journal de rue. *On ne pensait pas que c'était possible dans notre monde moderne. De nombreux Ukrainiens vivent et travaillent en Pologne, mais actuellement plusieurs réfugiés sans passeport veulent franchir la frontière. Nous attendons que les autorités rendent cela possible.* »

En Pologne, de nombreuses organisations aident à traduire, conseillent juridiquement ou soutiennent psychologiquement ceux qui en ont besoin. « *Des drapeaux ukrainiens sont affichés dans les fenêtres de nos bureaux. Nos réseaux sociaux sont aux couleurs de l'Ukraine et toutes les sources d'informations fiables reçues sont partagées* », dit la rédactrice en chef.



Photos prises à la frontière entre l'Ukraine et la Hongrie, dans un centre d'aide installé par la Ville de Vásárosnamény, les 5 et 6 mars 2022.
Photo : Gábor Csanádi | INSP



Le quotidien des plus marginalisés

Pour témoigner de la situation des plus marginalisés, l'INSP a contacté des travailleurs humanitaires de l'organisation Narodna Dopomoha, située à Tchernivtsi, à l'ouest de l'Ukraine près de la frontière avec la Roumanie. Cette organisation travaille auprès des personnes déplacées depuis le début du conflit. Notons qu'avant, l'organisme publiait *Gazeta Kiev*, un journal de rue dans la capitale.

Le travail d'Anastasiya Beridze, cheffe de projet pour l'organisation, a considérablement changé depuis le début du conflit de 2014. C'est d'ailleurs depuis ce temps qu'ils travaillent avec plusieurs réfugiés et autres personnes marginalisées. On parle d'à peu près 6 000 personnes qui proviennent de nombreuses régions du pays. Nombre qui ne cesse d'augmenter depuis le début du conflit actuel. « *L'organisme accueille ces personnes qui peuvent rester pour boire des boissons chaudes, se nourrir ou se reposer. En général, elles ont mis trois ou quatre jours pour arriver jusqu'à nous. Nous les aidons à trouver un abri, des médicaments, des vêtements. Ces gens arrivent à nous sans rien* », explique-t-elle en entrevue.

Espérer la paix

Le mois dernier, Anastasiya Beridze expliquait que les réfugiés qu'elle côtoyait n'étaient pas des personnes vulnérables ou marginalisées avant le conflit. C'était des Ukrainiens lambda avec des familles, des voitures et suffisamment d'argent pour fuir. Les personnes marginalisées restaient dans les villes attaquées par manque d'argent. « *À Tchernivtsi, nous continuons notre travail avec les personnes itinérantes. Les refuges fonctionnent et elles sont en sécurité. Mais ce n'est pas le cas à Kyiv ni à Kharkiv, qui ont été presque entièrement détruites. Il y a encore beaucoup de familles avec des enfants, beaucoup de personnes sont déjà décédées.* »

Depuis que l'invasion russe a commencé, plusieurs personnes se rendent aux frontières roumaine, polonaise ou slovaque. « *Grâce aux efforts de mobilisation de l'Ukraine, seules les femmes, les enfants et les personnes âgées peuvent se déplacer. Les hommes de la fin de l'adolescence jusqu'à 60 ans doivent rester au pays pour combattre* », ajoute-t-elle. « *Bien sûr, nous espérons la paix, mais pour être honnête, il semble que la Russie poursuive son avancée et que les discussions entre les gouvernements en Biélorussie n'aboutissent pas. Il ne semble pas y avoir d'accord possible. C'est pour cela que je crois que cela va continuer. Dans les prochains jours, semaines et mois, nous verrons plus de monde venir vers nous. Kharkiv est presque totalement ruinée, et bien sûr, nous sommes inquiets pour Kyiv, car si ça continue, le pays sera dans une position très difficile.* »

Échos du Fedél Nélkül

Un étudiant de l'Université de Budapest témoigne dans les pages du journal de rue hongrois *Fedél Nélkül* de l'invasion russe en Ukraine. Voici quelques extraits retenus par la rédaction de *L'Itinéraire*.

Fedél Nélkül

« Je commence presque chaque matin par faire une revue de presse. Ce jeudi matin, lorsque la Russie a envahi l'Ukraine, pour une raison quelconque, je ne l'ai pas fait. Je ne comprenais pas pourquoi presque tout le monde était en retard en classe, même le professeur. Quand ils sont arrivés, leurs visages étaient pétrifiés. Je me souviendrai toujours de l'endroit et du moment où mon professeur d'espagnol a dit : "ya hay ocho muertos [il y a huit morts] *". »*

Je passe presque tous les jours devant la gare de l'Est à Budapest. Des voitures avec des plaques d'immatriculation ukrainiennes sont arrivées pendant le weekend. Leurs numéros de plaque d'immatriculation régionaux indiquaient clairement le tracé de la ligne de front.

L'arrivée des réfugiés était attendue : ce que nous avons vu sur les médias sociaux et ce que nous avons entendu, chaque rumeur, tout était vrai. Le pays entier a bougé comme un seul homme pour accueillir comme il se doit ces personnes qui ont assisté à la destruction de leur patrie en 48 heures.

Des bus publics attendaient devant les principales gares, là où les réfugiés pouvaient se réchauffer. À la frontière, toutes les grandes organisations d'aide ont installé des tentes, pour offrir de la nourriture ou des couvertures.

Les premiers jours, des bénévoles transportaient gratuitement les réfugiés vers la capitale ou vers la ville la plus proche. Ce weekend, j'ai transporté une cargaison d'aide avec l'organisation Caritas dans la région de Transcarpathie, dans l'ouest de l'Ukraine.

Du côté hongrois de la frontière, à l'un des points de passage, il y avait tellement de nourriture qu'on nous en a offert pour ne pas la perdre. De l'autre côté, il y a une file de voitures à perte de vue. Beaucoup de moteurs sont gelés d'avoir attendu si longtemps par ce froid. Il n'y a presque plus d'essence, la nourriture coûte plus cher.

Les yeux des gens étaient vitreux et sans vie. Les enfants étaient d'une obéissance inhabituelle et déchirante. Une telle aide est bien nécessaire pour quelqu'un qui a attendu plusieurs jours pour traverser la frontière, ou qui a parcouru la distance de Kyiv à Budapest, debout dans un train bondé.

Bien que le Conseil humanitaire du gouvernement ait été créé, son travail est encore moins visible que celui des ONG qui ont des décennies d'expérience dans la prise en charge des groupes sociaux marginalisés.

La Budapest Bike Maffia [une organisation d'aide bénévole locale] *et la* Shelter Foundation *s'occupent depuis de nombreuses années de nourrir et de loger les sans-abri. Ces deux organismes coordonnent en permanence la collecte de nourriture et sa livraison aux réfugiés. Les municipalités jouent également leur rôle en donnant de l'argent, en collectant des objets ou en mettant à disposition des appartements.*

Je fréquente l'Université publique et je vis sur le campus. Aujourd'hui, 28 personnes sont arrivées de Kyiv. Nous ferons tout notre possible pour les aider et espérons que nous pourrons les faire se sentir chez eux. »

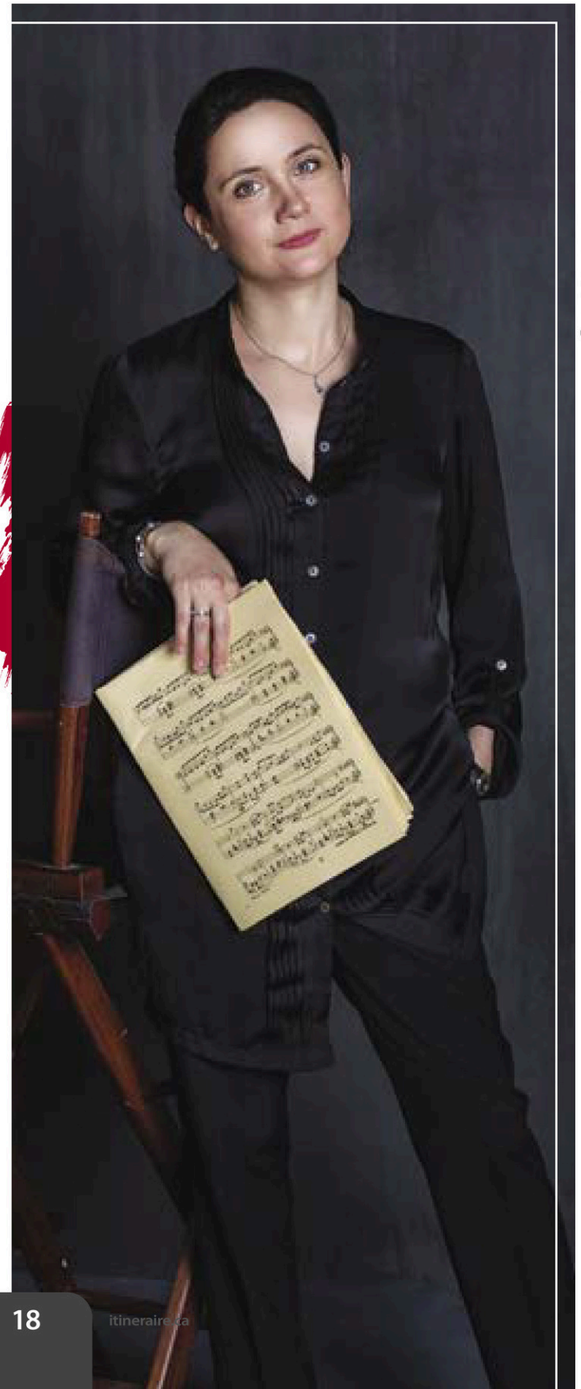
Cette guerre qui ébranle

L'horreur. C'est par ce mot qu'Irina Krasnyanskaya, directrice artistique du Festival Les saisons russes de Montréal, décrit la guerre en Ukraine. Ébranlée et au bord des larmes, la Russe d'origine est installée depuis plus de 10 ans à Montréal. C'est la première fois qu'au nom du Festival, elle prend une position politique.

« *La musique est un art universel qui transcende les nationalités et les contradictions. Aujourd'hui, nous ne pouvons nous taire. Nous avons toujours formé une grande famille avec les artistes de Russie, d'Ukraine et du Québec. Nos cœurs se brisent à la vue de la tragédie qui se déroule sous nos yeux* », lit-on sur la page Facebook du Festival Les saisons russes de Montréal, qui devrait se tenir en mai prochain. L'incertitude plane pour cet événement qui rassemble les cultures slaves dans la métropole, et ce, même si les artistes sont programmés et que les salles sont louées.

« *Tout allait bien jusqu'au 24 février* [date du début du conflit]. *On s'était toujours tenus à l'écart de la politique. On était un pur produit québécois, soutenu par toutes les communautés. C'est horrible tout ce qui arrive. Il n'y a pas d'autres mots pour décrire mes émotions. On a fui nos pays pour éviter tout cela et ça nous rattrape ici. Ce qui se passe en Ukraine me brise le cœur* », confie la Russo-Montréalaise.

Irina Krasnyanskaya sait que toute la communauté sera affectée par cette guerre. « *La quantité de haine qui apparaît ne passera pas inaperçue. L'isolement de la Russie sera très difficile pour tout le monde. J'ai peur pour ma famille là-bas. Cette guerre est une agression. Tout comme l'Allemagne a eu à le faire, la Russie devra parcourir un long chemin et on sera tous pris avec les décisions du gouvernement. On ne sait même pas jusqu'à quel point la population le soutient. C'est un moment difficile pour nous, oui, mais ça l'est surtout pour les Ukrainiens qui ont besoin de tout notre soutien. On n'est pas venus au Québec pour se battre les uns contre les autres.* »



© PHOTO FOURNIE PAR IRINA KRASNYANSKAYA

> *« On a fui nos pays pour éviter tout cela et ça nous rattrape ici. »*
>
> - Irina Krasnyanskaya



Toute une vie dans une valise

Oleg Kolesboshyn est parti en Roumanie pour ramener au pays Lidia Samylina, sa belle-mère de 78 ans, qui avait réussi à fuir l'Ukraine. Avant le conflit, l'Ukrainien d'origine était un simple papa de trois enfants qui travaillait comme éducateur spécialisé dans une école primaire de LaSalle.

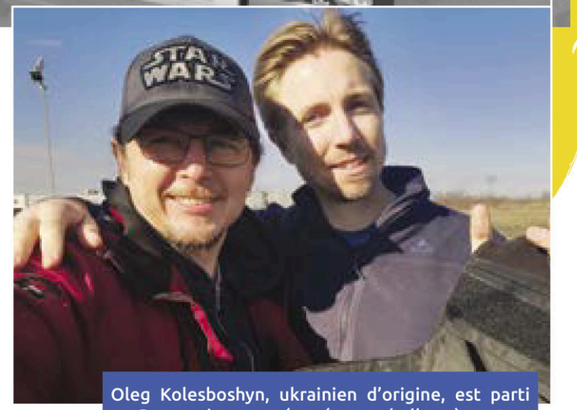
Il est parti aider sa belle-mère à remplir la paperasse de l'ambassade canadienne, celle nécessaire à l'obtention des visas pour entrer au pays. « *Je ne suis pas quelqu'un qui sacre, qui pleure ou qui a peur facilement dans la vie, mais depuis que tout a commencé, je sacre, je pleure et j'ai peur. Je pleure surtout la nuit, je ne dors pas. Mes nuits blanches ont commencé le 24 février. L'Ukraine c'est mon pays, mes parents, mes frères… J'ai peur pour mes proches.* »

L'homme juge Vladimir Poutine comme l'unique responsable de la guerre. « *Je n'haïs pas les Russes, j'haïs ce gouvernement de propagande. Ça sera extrêmement difficile pour les générations à venir. On ne leur pardonnera pas. Ils veulent s'exclure et reconstruire un rideau de fer, c'est mon impression. En Russie, ils ne disent pas que c'est la guerre, ils disent qu'il faut dénazifier l'Ukraine et plusieurs y croient. Les sanctions affaiblissent le peuple qui sera plus pauvre et c'est ce que ce gouvernement cherche.* »

À Bucarest, Oleg achemine du matériel militaire et aide des familles à remplir leurs papiers d'immigration. Sur ses réseaux sociaux, il a créé des campagnes de financement pour payer les frais administratifs. On parle ici de 185 $ par visa. « *Les démarches administratives d'Immigration Canada sont les mêmes qu'avant la guerre. Rien n'a été fait, on doit remplir les demandes pendant plusieurs heures pour une seule famille. On doit attendre sans savoir si on aura un visa. C'est épuisant!* »

Le jeune père a pensé maintes fois traverser la frontière et prendre les armes pour son pays. Mais il est rattrapé par son cœur, ses enfants qui sont restés à Montréal. Rien ne garantit que, s'il traverse la frontière, il reviendra sain et sauf à la maison. Il se dit déchiré entre l'Ukraine et le Canada. « *Les Ukrainiens ont mis toute leur vie dans une valise et on est incapable de les aider correctement et rapidement* », déplore-t-il.

Au moment d'écrire ces lignes, Oleg Kolesboshyn et sa belle-mère, venaient tout juste de rentrer au pays.



Oleg Kolesboshyn, ukrainien d'origine, est parti en Roumanie pour récupérer sa belle-mère et se rendre utile. En chemin, il a rencontré son ami français Ignace Gravereaux avec qui il aide des familles ukrainiennes pour leurs demandes de visas.
Photos : Oleg Kolesboshyn

Bénévole par hasard

Ignace Gravereaux est devenu bénévole par hasard. Ce Français d'origine est l'ami d'enfance d'Oleg Kolesboshyn. Il voulait lui aussi s'impliquer dans un conflit qui le touche, car l'Ukraine est une partie de lui par alliance.

En 48 heures, l'homme est parti de Nice pour traverser l'Europe en voiture, direction la Roumanie. Jamais le Français n'aurait pensé que la Russie allait envahir l'Ukraine. « *Ça a été émotionnel quand ça a commencé. On parle d'un pays d'Europe qui se fait détruire sous nos yeux. C'est notre société, notre histoire et notre civilisation. L'élan de solidarité vient de là. Je devais me rendre utile, voir, toucher et être en contact avec les Ukrainiens, car c'est peut-être le tournant de l'Histoire qui changera l'Europe.* »

La crainte d'Ignace est que le président russe soit aidé par d'autres pays forts et non démocratiques et qu'une 3e Guerre mondiale soit déclenchée. En attendant, il se rend utile et se dit impressionné par l'ensemble des infrastructures déployées par les organisations et les associations humanitaires.

Élan de solidarité

Médecins du monde est l'un des organismes présents dans la région depuis plusieurs années. Nadja Pollaert, la directrice générale, a pu se rendre en Ukraine en 2017. À cette époque, il y avait déjà une guerre, quoique plus contrôlée. Elle raconte que Kyiv était vidée de la population en âge de travailler. Il y avait plus de jeunes enfants, de femmes enceintes et de personnes âgées, souvent appauvris.

La plupart des infrastructures se trouvaient du côté russe, certains n'avaient plus accès aux traitements médicaux. « *On a essayé de soutenir ces structures tout en formant des infirmières en santé mentale. Avec le conflit qui perdurait, les conflits intrafamiliaux, les cas de violences faites aux femmes ou aux aînés et de violences conjugales, c'était nécessaire.* » La directrice générale est inquiète quant au sort des plus vulnérables. « *Elles n'ont pas les capacités physiques ou financières de partir d'Ukraine. Il y aura une seconde vague et des besoins plus importants qui arriveront quand l'empathie va s'estomper et que la guerre s'installera. Un peu comme en Syrie.* »

Mme Pollaert prévient sur le risque du tourisme humanitaire qu'elle regarde avec inquiétude, ne serait-ce que pour la gestion supplémentaire qu'il occasionne. « *Improviser et aller aider, même si l'on est médecin au Québec, peut être une très mauvaise idée si l'on ne se joint pas aux structures existantes. Tout professionnel de la santé ne peut pas exercer en zone de guerre. Il y a tout un contexte, une langue et une expérience qui permet d'apporter les bons soins.* »



Nadja Pollaert, directrice générale de Médecins du monde Canada.
Photo fournie par Médecins du monde

Mouvements aux frontières

Dans un conflit, les populations se déplacent à l'intérieur du pays touché et à ses frontières. Andréanne Bissonnette, de la Chaire Raoul-Dandurand, explique que « *lorsque le président Zelensky a interdit aux hommes de 18 à 60 ans de quitter le territoire, les femmes, les enfants et les personnes âgées ont quitté le pays. Mais, certaines familles ont fait le choix de rester ensemble et de se déplacer de ville en ville pour fuir les bombes.* »

Entre le 8 et le 9 mars, il y a eu une sorte de plateau dans les statistiques, certainement dû au fait que les villes étaient encerclées par l'armée russe et que les corridors humanitaires étaient un peu plus limités. « *Tout le monde ne peut pas quitter si facilement son pays. La mobilité n'est pas acquise et égale pour tous.* »

Ceci est aussi valable pour les Russes pour qui, en raison du manque d'informations, tout est difficilement plus mesurable. Certains citoyens ont quitté le pays pour se rendre aux frontières alors que d'autres ne peuvent tout simplement pas communiquer.



Photo d'une intervenante de Médecins du Monde en Ukraine prise en 2017, avant la guerre.
Photo : Evgeniy Maloletka | Médecins du monde

Photos des réfugiés ukrainiens en Pologne, mars 2022.
Photo : Valerio Muscella | Médecins du monde

Guerre des mots

Si la couverture médiatique du conflit paraît diversifiée, elle est en même temps très uniforme. À l'École des médias de l'UQAM, Katharina Niemeyer analyse : « *Il y a une grande solidarité dans la plupart des médias occidentaux pour l'Ukraine qui doit aussi affronter la centralisation des médias et la censure en Russie où l'on interdit d'utiliser les mots "guerre" et "invasion" pour préférer une "opération militaire" qui permet de "dénazifier" l'Ukraine. Les Russes qui sont contre la guerre doivent faire l'effort de garder des traces des arrestations et congédiements en communiquant via des VPN cachés et sécurisés.* »

Autre difficulté : se repérer dans une masse d'informations pas toujours fiables qui circulent sur les réseaux sociaux. Des personnes prétendent que des photos sont prises en Ukraine ou en Russie, alors que parfois il peut s'agir d'informations de groupes extrémistes. Des trolls sont envoyés par le gouvernement russe pour créer ces fausses informations, explique la professeure.

Un peu comme ce fut le cas avec la période pandémique où plusieurs personnes asiatiques ont été accusées d'être la cause du virus, la professeure Niemeyer s'inquiète de la stigmatisation : « *Il y a des citoyens russes qui n'y peuvent rien, qui sont à l'étranger et dont les actions ne changent pas l'avis de Poutine. Mais en même temps, on comprend la critique de ceux qui ne se lèvent pas contre le régime ou qui ne veulent pas croire ce qui se passe* ». Elle ajoute également que « *l'on ne peut pas encore prendre le recul historique nécessaire, car on est dans l'émotion. C'est normal, l'événement est en train de se produire et on diffuse de l'information en continu ce qui crée aussi beaucoup d'anxiété. On est dans une époque médiatique accélérée et éclatée. On veut savoir ce qui se passe sans toujours avoir le temps d'y réfléchir.* »



> *« On ne peut pas encore prendre le recul historique nécessaire, car on est dans l'émotion. C'est normal, l'événement est en train de se produire et on diffuse de l'information en continu ce qui crée aussi beaucoup d'anxiété. »*
>
> - Katharina Niemeyer

PHOTO FOURNIE PAR KATHARINA NIEMEYER

Relents d'une guerre froide incarnée

Au début du mois de mars, Moscou a entériné une loi qui prévoit de lourdes peines de prison et des amendes élevées pour toute personne qui publierait des informations jugées « mensongères » sur l'armée russe. Cette loi met à mal le journalisme indépendant où toute opposition au pouvoir en place devient quasi impossible. « *On ne voit pas non plus des Russes dans les rues défendre Poutine,* nuance la professeure Niemeyer. *C'est aussi un signe qui montre que tous les Russes ne sont pas d'accord entre eux, mais le silence est dangereux.* »

Évidemment, les relents d'une guerre froide agissent comme premier biais, car même si d'autres guerres ont eu lieu en Europe depuis la Seconde Guerre mondiale, celle-là attise des souvenirs et des douleurs encore vives. « *Ce n'est pas juste l'Est contre l'Ouest, beaucoup d'autres pays sont dans ce conflit. Il y a aussi une peur du nucléaire. On assiste à une narration de guerre qui est au centre de nos couvertures médiatiques et qui met l'accent sur l'action militaire et ses conséquences. Et c'est troublant de voir qu'il y a une certaine peur de l'autre : certains journalistes en Allemagne se demandent comment se fait-il que l'Union européenne ait pu se mettre d'accord aussi rapidement pour accueillir des réfugiés ukrainiens, mais que ce ne fut pas le cas pour des Syriens ou des Afghans ?* »

La journaliste Josée Boileau garde précieusement ses coupures de presse. Son constat est clair : dans les médias africains, on n'est pas du tout dans ce conflit. Dans la presse australienne, on parle plus des inondations qui ne font pas les manchettes en Occident. En Amérique du Sud, la guerre est un peu présente, mais pas tant que cela. « *Les médias africains se sentent-ils concernés par ce jeu de pouvoir ou est-ce à cause des influences russes et chinoises ?* », interroge Mme Boileau qui estime par ailleurs que le Québec et le Canada sont protégés par ces soubresauts mondiaux, contrairement à l'Europe qui a toujours été au cœur des conflits.

Quant à cet élan de solidarité largement couvert dans les médias, la journaliste Josée Boileau croit que c'est l'expression du devoir d'humanité et de solidarité qui devient un réflexe. « *On a une espèce de compassion humaine qui tourne un peu sur elle-même. C'est intéressant pour un conflit aussi complexe, que les médias d'ici soient aussi omniprésents. Cela signifie aussi que le public a un intérêt. Il y a d'autres conflits dont on ne parle pas et bien plus complexes comme celui au Yémen, mais attention aux raccourcis, car ce conflit ne fait la manchette nulle part.* »



Josée Boileau, journaliste.
Photo : Annik MH de Carufel

L'héritage de la guerre froide semble être le véritable enjeu de la couverture de ce conflit, car l'on agirait sur la base des repères historiques. Mieux encore, cette guerre est incarnée, nous explique la journaliste. « *Il est clair qu'à partir du moment où il y a un personnage qui incarne un événement, ça change la donne. Zelensky est un président assez ordinaire qui devient cohérent, sympathique et brave quand la guerre éclate. Poutine, pour sa part, porte bien le rôle du méchant. Il y a se côté James Bond qui fait partie de nos repères. Emmanuel Macron est médiatiquement plus rentable que Boris Johnson. Et on ne peut s'empêcher de penser à* [Angela] *Merkel qui aurait pu avoir une autorité morale si elle était toujours là. Voir le conflit ainsi permet de simplifier et de comprendre ce qui est en train de se passer.* »

Josée Boileau est par ailleurs satisfaite de ce souci qu'ont les médias de garder contact avec les personnes qui vivent en Ukraine, en Russie ou qui se déplacent aux frontières. « *Ce sont des efforts pour ne pas s'en tenir aux lignes officielles et aller au contact de la réalité. Par contre, ce qui me dérange le plus, c'est lorsqu'on s'improvise stratège alors même que l'on ne connaît pas les enjeux du conflit et que d'autres ont ces savoirs. Mais globalement, il y a une soif d'essayer de comprendre ce qui se passe, qui reste motivée par la compassion.* »

Suite de la page 5 - Pour l'amour des дети

- Quelle situation t'as le plus marqué au cours de ton séjour ?

- C'était près de la frontière polonaise. Je suis arrivé face à face avec une petite fille de 5 ou 6 ans, toute mignonne, avec un manteau rose, des leggings noirs et une petite tuque avec des oreilles d'ourson. Elle m'a souri, avec le sourire édenté d'une enfant qui avait perdu ses dents de lait. Elle tenait un toutou. C'était difficile de voir cette gamine qui attendait au froid depuis 24 à 30 heures avec des milliers d'autres personnes. Les parents essayaient de garder leur calme. Ils se pressaient pour faire monter leurs enfants dans des autobus qui les amèneraient en Pologne. La vue de tout ça a trouvé une douleur en moi que je ne connaissais pas. J'en ai perdu l'équilibre au point où j'ai dû poser un genou à terre. Toute cette misère était étourdissante. C'est venu me chercher profondément, d'autant plus que j'ai un bébé de 5 mois à la maison.

- Tu as passé du temps auprès des réfugiés, qu'as-tu vu ?

- À la gare, il y passe 50 000 réfugiés par jour. Au deuxième étage, il y a une superbe salle au décor baroque où s'entassent des femmes et des enfants. Je me suis approché d'une bénévole qui berçait un bébé de 6 mois. Un beau petit garçon. Sa mère n'était pas là. Peut-être qu'elle était partie remplir des papiers, je ne sais pas... J'ai joué avec lui un moment, il riait. Il m'a fait penser à ma petite fille. Ce bébé aurait pu mourir en Ukraine. Il aurait pu être l'une des victimes de cette guerre. Le papa de ce garçon est sûrement au front pour défendre son pays. Cet enfant pourrait très bien être orphelin...

Dans cette salle, l'odeur des couches est partout, les bébés pleurent, les gens essaient de dormir à même le plancher, les enfants courent partout.

À un moment, j'ai dû sortir pour reprendre mon souffle. En tant qu'humains, nous ne devrions pas faire ça les uns aux autres, mais nous le faisons ! Beaucoup d'enfants meurent sur le front, surtout à l'Est. Ils finissent à Lviv, mais le système ici ne peut pas gérer tous ces enfants, alors ils les envoient à l'étranger, en espérant qu'ils pourront les rapatrier quand la guerre sera terminée. Mais quand ce sera fini, des centaines d'enfants seront morts. Et beaucoup de mères et de pères aussi.

- Les Russes ont anéanti Marioupol et ont bombardé des hôpitaux et des maternités. Ils entourent Kyiv, c'est une question de temps avant qu'ils s'en prennent à Lviv (depuis l'entrevue, il y a eu une frappe aérienne à quelques kilomètres du centre de la ville). On voit bien que la Convention de Genève n'existe pas pour l'agresseur.

> Effectivement, tu te rends compte que les Russes visent les civils. Quand tu te promènes, tu vois des pancartes où c'est écrit «Enfants» [дети] en cyrillique sur les vitres des voitures. Il n'y a aucun doute, que ce sont des crimes de guerre.
>
> - Christopher Curtis





© CHRISTOPHER CURTIS

Christopher et moi avons parlé un bon moment sur la folie de la guerre, des visées impérialistes de Poutine, du lavage de cerveau qu'il exerce sur le peuple russe, sur le courage de Volodymyr Zelensky, des besoins de réformes dans ce pays qui n'est pas parfait, mais qui est fier d'avoir acquis sa démocratie.

Et je lui ai demandé :

- Que retiens-tu de ton voyage ?

- La grande leçon que je retire de tout ça est que j'espère devenir une meilleure personne. De ne pas me laisser aller à la colère, même si c'est difficile. Au lieu d'être frustré, de m'emporter, et d'être en colère contre les personnes qui font cela, je veux recourir à la partie de mon cœur qui peut aimer et trouver de l'empathie. Je ne sais pas comment tout ça va finir. Mais je veux juste prendre la douleur que je ressens et la transformer en amour.

Mots de camelots

Trois paniers, une épicerie populaire

J'aimerais vous parler d'une épicerie populaire ouverte à tous et à toutes que l'organisme Carrefour Solidaire a établie à la place de l'ancien Café Touski sur Sainte-Catherine Est, coin Dufresne. On y vend de bons produits bios et locaux, et ils serviront dès avril des repas sur contribution volontaire. C'est né de l'expertise du Carrefour Solidaire Frontenac et d'un sondage auprès d'un comité de citoyens.

Trois catégories de prix sont offertes. Il y a le prix solidaire, le minimum à payer. Le deuxième est le prix suggéré, qui comprend une marge standard juste pour permettre la viabilité du projet et ensuite, on a le prix au suivant, celui qui fait la différence. C'est le plus élevé, il contribue à rendre le prix solidaire le plus accessible possible. Une très belle cuisine a également été aménagée pour les besoins des séances de la cuisine collective. Tout est en bois naturel, fabriqué en grande partie avec des frênes récupérés. C'est de toute beauté.

Il y a aussi Les bols du quartier qu'on pouvait se procurer les vendredis midi durant l'été, au marché de la Place Frontenac, et qui seront désormais offerts au Carrefour solidaire, à compter du 5 avril, les mardis et jeudis entre 11 h et 14 h. Quant à l'épicerie, elle est ouverte du mardi au dimanche.

J'apprécie beaucoup ce genre d'initiatives. Manger de bons produits et rencontrer tout plein de gens agréables. J'y ai adhéré car je trouve le concept très intéressant. J'invite tout le monde à faire de même. Il faut encourager ce genre d'activités. En ces temps difficiles, ces marchés deviendront de plus en plus nombreux. On se le souhaite tous.



BENOÎT CHARTIER
CAMELOT MÉTRO FRONTENAC

Heaven is a beautiful place

When I leave this world, I'd like to go to heaven. My view of heaven is that it's a place of love and happiness. It's a peaceful place that welcomes all people. I see it as being joyful and spiritual.

Anyone can go to heaven with their own spiritual beliefs. It gives people a second life. It's liberating.

In heaven, I hope to meet many people that have passed away. I'd like to see my mother, father, and my grandparents. I'd also like to see former friends who have passed on.

I get in touch with my spirituality and closer to heaven by reading the Holy Bible. Right now I'm reading the scripture of John. A pastor who has helped me out suggested that John was the best part of the Bible to read. After that I'll also read different parts such as the writings of Peter, Mathew, Mark and others. This helps me mentally and physically as it calms me down. It's very uplifting.

Reading from the Bible and thoughts about the beauty of heaven make me more at ease. This helps me in my everyday life and in selling the magazine, *L'Itinéraire*. I function better when I am out meeting customers.

The Holy Bible, thoughts of heaven, and doing my work meeting customers to sell *L'Itinéraire*, are very inspirational for me. These things are all important to me for living my life well and doing more than just getting by.



DANIEL GRADY
VENDOR DES PINS / SAINT-LAURENT
AND DE LA GAUCHETIÈRE / MANSFIELD

Petits et grands

Pendant le temps de Pâques, je me rappelle toujours de beaux souvenirs, comme avoir reçu un gros lapin en chocolat, d'avoir fait la chasse aux œufs ou des parties de sucre à la cabane.

Quand j'étais enfant, je me souviens avoir reçu un lapin en chocolat qui était plus grand que moi. J'étais vraiment contente et ça m'a fait un grand plaisir. Tout ce que je voulais manger, c'était les œufs dans son panier. Quand j'y pense, c'était tellement sucré... mais tellement bon ! Je ne voulais pas casser mon lapin pour le manger. Je voulais pouvoir le garder pour toujours.

Merci à ma maman qui m'a gâtée durant toutes ces années pour que je puisse me sucrer le bec comme tous les enfants aiment le faire. Dans ce temps-là, je me rappelle qu'à l'école, on faisait une chasse aux œufs de Pâques. Le but était d'en ramasser le plus possible pour avoir droit à des friandises ou à un gros chocolat.

C'est aussi dans le temps de Pâques que nous allions à la cabane à sucre en famille. Quand il faisait beau, on faisait un tour dans le bois et à la ferme, dans un traîneau tiré par deux chevaux. En revenant à la cabane, on pouvait manger de la tire sur la neige. Dans ma famille, c'était une tradition chaque année.

Devenue adulte, une journée à la cabane à sucre représente encore pour moi une façon de recommencer les activités à l'extérieur. On dirait que ça me donne un avant-goût de l'été.

Joyeuses Pâques à tous ! Amusez-vous, sucrez-vous le bec en famille ou entre amis et pensez aux beaux souvenirs de votre enfance qui vous feront sourire.



SYLVIE HOULE
CAMELOT MARCHÉ METRO SAINT-JOSEPH / CHAMBLY

Humour engagé

Quand le rire fait réfléchir


PHOTOMONTAGE: CARLA BRAGA

La conjoncture était parfaite. Déconfinement de la culture, tradition du 1er avril et surtout, noce d'étain du printemps érable où l'ironie a marqué les pancartes, les « conflits » entre carrés rouges et carrés verts – et les discours politiques. La balloune s'est cependant vite dégonflée alors que la guerre en Ukraine devenait réalité. Relier l'humour à l'actualité ? Plus si drôle, voire carrément déplacé.

En entrevue, l'humoriste Colin Boudrias rappelle une célèbre citation : « *Humor is tragedy plus time* ». De son côté, l'humoriste et comédienne Virginie Fortin pense qu'« *on a tous envie d'une atmosphère plus détendue, mais pour en rire, il faudrait vraiment être bien outillée.* » Quant à Christelle Paré, première scientifique canadienne à s'être intéressée à l'humour francophone, professeure et directrice pédagogique de l'École nationale de l'humour (ENH), elle nous parle de l'humour engagé. Politique, dit-on dans le milieu des *humour studies*. Un puissant outil social face à la peur et à la violence, une « jauge » de la démocratie, de nos valeurs, de l'égalité aussi. Dialogue autour de l'humour politique au Québec.

Par Karine Bénézet
Journaliste, responsable de la formation



Christelle Paré, professeure et directrice pédagogique de l'École nationale de l'humour (ENH).
Photo fournie par Christelle Paré

« L'humour politique existe depuis que l'être humain entretient des rapports de force », décrit Christelle Paré. Une réaction face à un « *sentiment d'écrasement* ». D'ailleurs, il se retrouve à toutes les époques, jusque dans les hiéroglyphes et la Grèce antique. *« C'est probablement l'humour, en dehors de l'effet de surprise et du divertissement, qui a toujours été là ».*

L'humour des politiciens

« *Là où il y a de la violence et de la peur, l'humour devient une arme pacifique* », soulève la spécialiste en s'appuyant sur les manifestations féministes de 2017 qui ont éclaté dans le pays de l'Oncle Sam face au discours misogyne de Donald Trump, alors fraîchement élu. « *Ce qui était sur les pancartes était délicieux* ».

Cette communication engagée qui sert d'outil de revendication et de changement social en temps de crise est souvent associée à la gauche, mais ne lui est pas exclusive. Bien que les scientifiques « *cherchent encore un humoriste de droite* », ironise la professeure, la classe politique use à sa manière de cette forme d'art. « *Churchill, Reagan, extrêmement drôles* », à l'humour rassembleur, note-t-elle. Des politiciens qui ont d'ailleurs recueilli « *des votes populaires très importants* ». À l'opposé, ceux qui divisent, en ridiculisant les idées adverses pour montrer « *à quel point ils sont différents et meilleurs* ». Une performance qui s'admire parfois sur le Canal de l'Assemblée ou à travers de tristement célèbres répliques comme celle de Jean Charest à l'ouverture du Salon Plan Nord, en plein printemps érable. « *Ceux qui frappaient à la porte ce matin, avait-il alors amorcé en parlant des étudiants qui manifestaient devant les murs de verres du Palais des Congrès de Montréal, on pourrait leur offrir un emploi… dans le Nord, autant que possible* ». Cette ironie, « *c'est de l'humour engagé* », confirme la directrice pédagogique de l'ENH. « *Dans la salle, c'est bien passé ! Pour M. Charest, c'était une manière de réaffirmer sa position et pour les gens stressés par la situation, pouvoir en rire était libérateur.* » On ne peut cependant pas en dire autant de la réception de cette « *touche de légèreté* » par les étudiants, encore plus remontés.



Manifestation féministe à Washington, 2017.
Photo : Creative Commons

Pris pour cible !

Quelque part, pour être un « bon » politicien il faut avoir le sens de l'humour, estime Christelle Paré. Et si personne n'aime que l'on rit à ses dépens, dans le monde des décideurs, être pris pour cible est un bon point. Pour un politicien, « *Ça veut dire qu'il fait réellement partie du paysage politique* », explique la spécialiste qui cite en exemple *Et Dieu créa Laflaque…* « *Quand Serge Chapleau a décidé de créer la marionnette de Mario Dumont, l'équipe de Dumont était hyper contente. Il avait – enfin – sa marionnette.* » Et ces pantins, chers à modeler, n'étaient pas créés pour « *une personne qui risqu[ait] de disparaître.* »

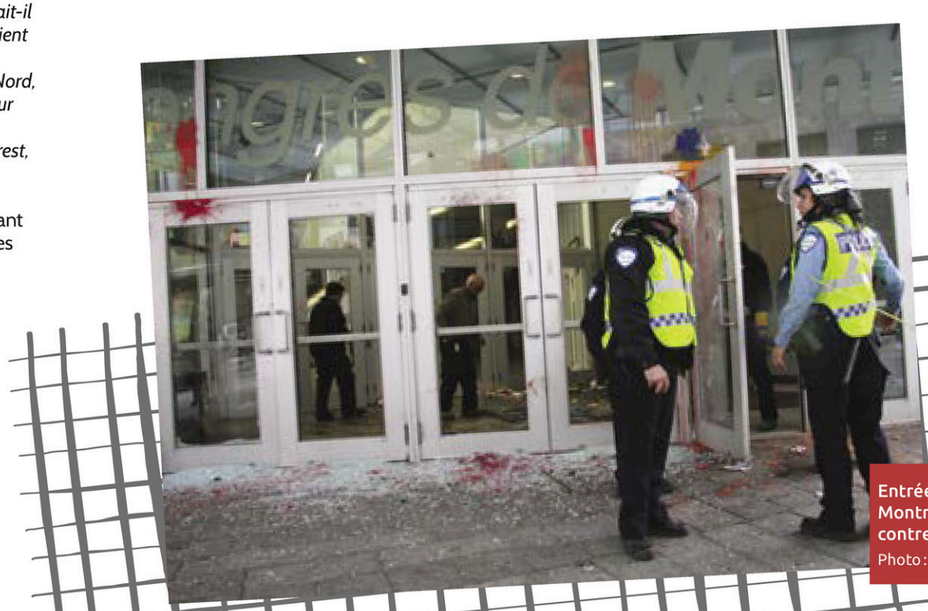
Même logique avec *Infoman* ou *This Hour Has 22 Minutes* de *CBC* qui humanisent et rendent accessibles les dirigeants souvent perçus comme d'« *austères personnages déconnectés de la réalité du monde* ».

Lorsque l'humour est absent du discours politique ou de la personne qui le porte, l'effet n'est pas sans conséquence. « *Parfois ça sonne faux,* dit la professeure. *Comme avec Stéphane Dion, anciennement chef du Parti libéral* [à l'époque du gouvernement Harper]. *Quand il est passé à Infoman, ça a été la cata. Pauv'tit loup, il s'est tellement ridiculisé qu'il en a perdu sa crédibilité.* »

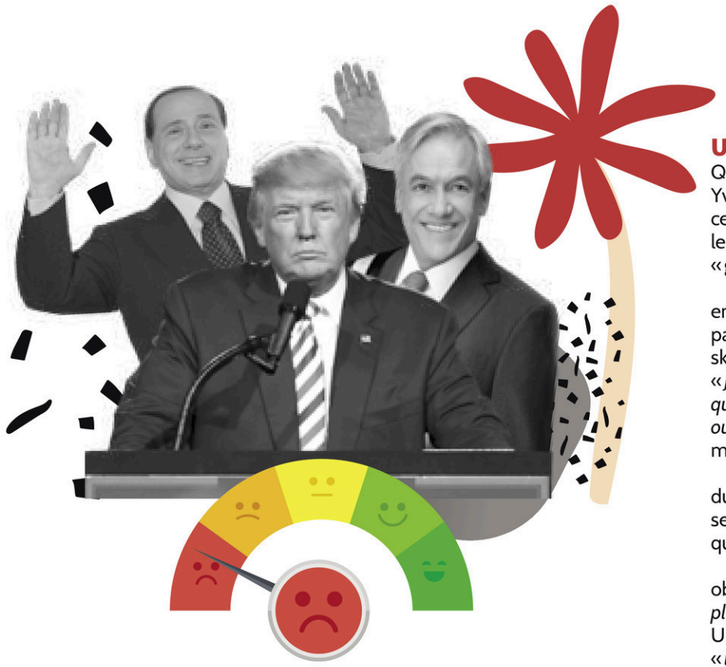
Celle de Stephen Harper a bien failli passer elle aussi à la moulinette, raconte M^me^ Paré. « *On est en conférence de presse, et on sait à quel point celui qui est décrit comme ayant le "sex appeal d'un comptable" aime garder le contrôle sur ses communications. Ce jour-là, une comédienne-humoriste de* This Hour Has 22 Minutes *pose une question vraiment stupide. Et M. Harper la fait alors escorter en dehors de la conférence de presse. Finalement, ç'a pris à peine 30 secondes pour que l'attachée de presse de Stephen Harper lui accorde une entrevue privée après avoir compris l'émission pour laquelle elle travaillait.* »
Les politiciens savent que pour se faire accepter, il faut jouer le jeu. « *C'est à ce point-là* », conclut la scientifique.



Caricature de Mario Dumont par Serge Chapleau, 1995.
Photo : Musée McCord



Entrée du Palais des Congrès de Montréal après les manifestations contre le Plan Nord, 2012.
Photo : Socialist Canada | Flickr



«Jauge» démocratique

Si l'humour sert à «*réduire les tensions en laissant aller les frustrations*», souligne Christelle Paré, bien utilisé, il est aussi une «jauge» démocratique. Il permet d'évaluer la popularité des idées politiques, un peu comme un humoriste rode son spectacle pour l'ajuster. Ainsi, «*un politicien qui ferait rire de lui de tout bord tout côté devrait alors se dire : "soit je dois revoir mon plan politique soit je dois réviser le projet pour lequel on me critique parce que là, je suis en train de perdre la face"*», vulgarise la directrice pédagogique.

Dans le cas contraire, la méfiance s'impose, dit Mme Paré en prenant pour exemple l'ex-président des États-Unis. «*Trump est dans la même veine que Silvio Berlusconi ou Sebastián Piñera, hommes d'État respectivement italien et chilien. Ce sont trois milliardaires. Des personnes qui se foutent que l'on rit d'eux ou pas. Et c'est très dangereux. On tombe dans une politique dictatoriale. Tandis qu'au Québec les politiciens veulent rester connectés aux gens, Trump ou Berlusconi étaient connectés par la peur et la haine.*»

Pour la chercheuse, les discours qui s'attachent un peu trop à la peur de perdre des privilèges économiques, à une identité, à une langue… sont «*difficilement joignables par l'humour et quand on il y en a, c'est un humour qui fait mal.*»

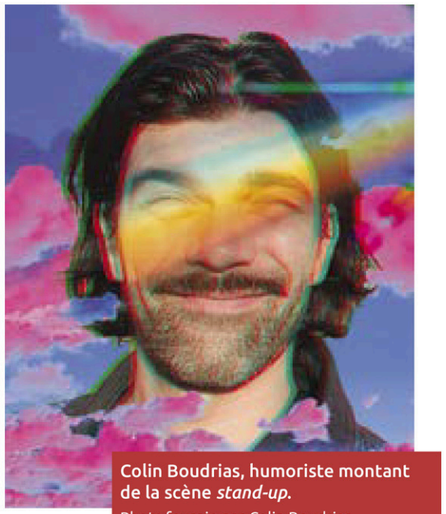
Un humour progressiste

Quand on parle d'humour engagé, on pense aux Yvon Deschamps, Pierre Légaré ou les Cyniques de ce monde. Et certains discours laissent croire que leur forme d'art est supplantée par la blague facile, «grasse», de mononcle.

En réalité, la nouvelle génération d'humoristes engagés est bien là, même si elle ne revendique pas cette étiquette tout en incluant dans leurs sketches de grandes problématiques sociales. «*Je ne dis pas que je fais de l'humour engagé. Parce que je n'ai pas la prétention de changer quelque chose ou l'opinion des gens*», dit Colin Boudrias, humoriste montant de la scène *stand-up*.

Pour celui qui a découvert tardivement le milieu du rire après avoir travaillé en santé mentale, il serait contre nature de faire de l'humour autrement que «*progressiste*».

L'ancien étudiant de l'ENH est clair : sans se sentir obligé de «*faire réfléchir les gens, on n'est pas non plus forcé d'entretenir les mauvais comportements.*» Une ligne de conduite qui se démarque de «*l'humour supposément divertissant qui entretient souvent des idéologies sexistes ou de cet ordre*». Un discours qu'il respecte d'ailleurs à la lettre en évinçant de son répertoire toutes blagues à l'endroit des «*minorités qui ne sont pas en position de pouvoir*».



Colin Boudrias, humoriste montant de la scène *stand-up*.
Photo fournie par Colin Boudrias

Revirement à 360°

Cette tendance à donner dans l'humour intelligent, le *high humour* dit-on, est en vogue depuis près de 15 ans au Québec. Il s'oppose alors au *low humour*, genre populaire, auquel on semble accorder une «*moins grande valeur*», note Christelle Paré.

À l'origine de cette perception, celle plutôt négative du fou rire, perpétuée depuis l'antiquité : «*S'esclaffer, rire du ventre serait une perte de contrôle de soi ou associé à une personne peu intelligente*», explique la professeure. Une pensée encore plus vive envers les femmes qui «*ne doivent pas montrer les dents, ne doivent pas rire fort. Alors, une femme qui fait de l'humour ce n'est vraiment pas une bonne personne.*»

Si la situation s'est grandement améliorée, les paradoxes persistent : «*Les femmes vulgaires sont mal perçues en humour, mais pas les hommes,* illustre la spécialiste. *Les femmes trop belles qui montent sur scène vont se le faire reprocher. Un homme qui arrive sur scène et qui est en surpoids, porte une vieille chemise ou un vieux jean, personne ne le lui fera remarquer.*»

Alors que celles qui réussissaient il y a 15 ans adoptaient un style plus «*androgyne*», version *stand-up* masculin : «*Jean, espadrilles, tee-shirt avec veston par-dessus*», décrit Mme Paré, un «*revirement 360*» s'opère aujourd'hui. Mais non sans stratégie.

> *« Les femmes vulgaires sont mal perçues en humour, mais pas les hommes. Les femmes trop belles qui montent sur scène vont se le faire reprocher. Un homme qui arrive sur scène et qui est en surpoids, porte une vieille chemise ou un vieux jean, personne ne le lui fera remarquer. »*
>
> - Christelle Paré





© ÉRIC MYRE

De Florence Foresti à Virginie Fortin

Manquerait plus qu'elle soit drôle. Tout est dans le titre de ce one-woman-show. Florence Foresti, célèbre humoriste française qui se livre à la scène solo depuis 2001, semble contrarier les préjugés. Féminine et (parfois) vulgaire, l'humoriste est symbole d'autodérision. Une forme qui provoque des rires aux éclats. Et qui permet surtout de « *dégonfler la menace qu'elle pourrait projeter envers les hommes,* analyse la directrice pédagogique de l'ENH. *C'est une technique que les femmes ont beaucoup utilisée, non seulement elles, mais les minorités visibles aussi.* »

Cette technique, Hanna Gadsby ne l'a que trop bien maîtrisée. Au point de se détester elle-même. La comédienne et humoriste australienne internationalement reconnue depuis 2018 pour son stand-up *Nanette*, a « *brassé beaucoup d'humoristes, tous genres confondus* », raconte Christelle Paré. Comment ? Par la dénonciation sur scène, en tant que femme et membre de la communauté LGBTQ+, de la manière dont elle a dû se ridiculiser pour se faire aimer du public, s'écraser pour réussir dans le métier. « *C'est une démarche artistique extraordinaire,* commente la professeure, *et c'est pour ça que son spectacle a été primé à travers la planète* ».

« *L'autodérision reste un mécanisme en humour assez répandu* », dit l'humoriste et comédienne Virginie Fortin avant d'ajouter : « *On dirait que ça aide les gens à nous écouter.* » Pour sa part, ce style ne fait pas partie de son répertoire. Celle qui entretient une relation serrée avec l'improvisation depuis sa jeune adolescence joue plus de ses contradictions. « *Je ne donnerai pas l'occasion au public de rire de moi. Je vais plutôt leur montrer mes propres incohérences : tous les standards moraux que je peux avoir, mais que je n'atteins pas.* ».



© ANDRÉANNE GAUTHIER

Le cap des Inégalités

Aujourd'hui, la reconnaissance de ses pairs et l'expérience font de Virginie Fortin une humoriste bien ancrée dans son milieu. Pour autant, celle qui se percevait comme « *une simple humaine qui improvisait* », au milieu de collègues hommes, s'est rapidement aperçue des stéréotypes et des inégalités de traitement qui atteignent sa profession.

La trentenaire témoigne :

> *Je me suis rendu compte il n'y a pas si longtemps que j'étais une femme dans le milieu de l'humour. Moi, je voulais juste faire des jokes, mais autour, il y avait ce discours qui sous-entendait que l'humour n'était pas une qualité recherchée et valorisée chez les femmes. Je voyais également qu'on était moins de femmes que d'hommes, mais pour moi, ce n'était pas vraiment un problème. Ça l'est devenu quand les gens se sont mis à me rappeler que j'étais une femme : on te présente comme une fille, on te dit que tu es drôle pour une fille, que ce que tu fais, c'est quand même un peu féministe. Ce sont juste des petites remarques, mais qui s'accumulent. Je ne voulais pas y croire, mais je me suis moi aussi fait parler comme si j'avais moins d'expérience qu'un collègue masculin ; même s'il exerçait depuis moins longtemps que moi. Mais lui, c'est un dude ! Puis, il y a les remarques sur le physique. Pourtant, je ne pense pas que les gars aient besoin de penser comment s'habiller sur scène. Quand j'ai pris conscience de tout ça, j'ai voulu les berner. Alors je me mettais toujours en robe avec du rouge à lèvres. Un gars qui fait des jokes en bobettes, on trouve ça bien drôle. Et ce double standard me gosse, mais je ne voulais pas donner la chance aux gens de penser qu'il y a quelque chose de ridicule chez moi dont on peut rire. Les humoristes que j'admire sont ceux dont on ne ressent pas les insécurités sur scène. Je pense donc que mon mécanisme de défense est de ne pas parler de mes insécurités. Mon personnage en est d'ailleurs bien plus conscient que moi. Aujourd'hui, ce cap est passé, ou presque. Mais je ne crois pas que les jeunes humoristes femmes qui commencent dans le milieu soient exemptées d'emblée de cette réalité. Encore une fois, ça prend plus de temps aux femmes d'obtenir le respect de leurs collègues.*
>
> - Virginie Fortin



Quel est votre type d'humour ?

Rire de soi

J'aime les bonnes blagues, pas comme celles de Martin Matte et compagnie, ni de Mike Ward. J'aime plutôt les humoristes comme Jean-Marc Parent qui content des histoires qui lui sont vraiment arrivées. J'aime les gens qui rient d'eux-mêmes plus que des autres. En plus, Jean-Marc a travaillé à l'accueil Bonneau, alors je le connais bien.

MARIO SAINT-DENIS
CAMELOT MÉTRO MCGILL

Pas besoin de rire des autres

Moi j'aime bien Martin Matte, surtout dans ses annonces publicitaires. Mais il y a des thèmes en humour que je n'aime pas. Surtout quand on rit des personnes malades ou handicapées. Faut pas rire d'eux autres, faut les aider. C'est un humour méchant je trouve. C'est suffisant d'être malade, tu n'as pas besoin qu'on rie de toi en plus.

SYLVIE DUPUIS
CAMELOT IGA VIAU / JEAN-TALON

Jeux de mots

Les monologues comme ceux d'Yvon Deschamps m'ont beaucoup marquée. En plus, c'est un gars de mon coin, Saint-Henri. Sinon, les jeux de mots niaiseux ça me fait bien rire. Regarde en l'air et épelle-moi coco ? C'est haut, c'est haut ! Un canard me demande : sont où les toilettes ? Coin coin coin !

AGATHE MELANÇON
CAMELOT MÉTRO LIONEL-GROULX

Le rire contagieux

J'écoute beaucoup d'émissions de radio parlée. Quand les gens appellent à la radio, des fois, ils peuvent dire des choses cocasses, ça me fait rire tout seul dans mon salon. Aussi, quand les employés du Metro où je vends rient ensemble et qu'ils font des jokes, ça me fait rire. Quand on dit que le rire est contagieux, je me laisse aller.

JEAN-FRANÇOIS DAGENAIS
CAMELOT ÉPICERIE METRO ANDRÉ-GRASSET

Rire et réfléchir

J'apprécie l'humour engagé parce qu'il me fait rire et réfléchir en même temps. Louis T. en est un bon exemple. Les caricatures comme celles de Chapleau, c'est fort parce qu'en une image, c'est très parlant ! On recule de quelques années, mais l'émission *Les Bleu Poudre* j'aimais beaucoup. Plus actuel, je regarde toujours *Infoman*. Sinon, l'unique et regretté Pierre Légaré, paix à son âme.

MARIO REYES ZAMORA
PARTICIPANT À LA CUISINE

Je suis trop sérieux !

Je suis toujours en train de *joker*, mais les gens pensent que je suis sérieux. J'aime agacer, aller à la pêche… un peu comme Yvon Deschamps, un vieux de la vieille que j'adore. Ça, c'est mon style d'humour.

JOSEPH CLERMONT MATHURIN
CAMELOT MARCHÉ METRO SAINTE-CATHERINE E / DORION

Un humour qui fait réfléchir

J'adore Clémence Desrochers. Elle parle de la vie quotidienne, mais d'une manière qui n'est pas niaiseuse et qui fait réfléchir. Son humour dégage beaucoup d'émotion sous-jacente Elle passe des messages profonds par là, tout comme par ses chansons. Elle a aussi écrit un monologue sur la ménopause. Elle était avant-gardiste, parce que des femmes humoristes à son époque, il n'y en avait pas beaucoup. On peut dire qu'elle s'est inventé un métier.

PIERRETTE CROTEAU
CAMELOT MARCHÉ METRO MONT-ROYAL ET MÉTRO LAURIER

CONVERSATION ENTRE DEUX CAMELOTS

Grandeur et misère d'un *spot* de vente

Ce court extrait, capté autour d'un café, entre les camelots Manon Fortier et Maxime Valcourt, a émergé d'une discussion beaucoup plus profonde qu'une simple réponse lancée à la blague. De -30°C l'hiver à 40°C en temps de canicule, d'une urgence d'aller aux toilettes à celle de faire sa place à son *spot* de vente, la vie de camelot est riche en émotions. *L'Itinéraire* a souhaité retranscrire les propos de deux camelots échangeant sur leur réalité.



Manon : Depuis la pandémie, on n'a pas le droit d'aller aux toilettes, et même avant, on pouvait y avoir accès, mais seulement à certains endroits. Les toilettes, c'est nécessaire parce que c'est un besoin essentiel. Une suggestion serait d'installer des toilettes chimiques presque à chaque station de métro et à d'autres endroits clés de la ville.

Maxime : Et quand on demande aux commerçants, on a encore l'image, même avec le *suit* [le dossard] de L'Itinéraire, on a encore une esti d'image. Quand c'est non, c'est non. Il y a encore beaucoup de préjugés à notre endroit.

Manon : Y'en a qui brisent les toilettes et on est pénalisé. Faut pas mettre tout le monde dans le même bateau. On paye pour les autres pis de manière gratuite, sans raison, on ne nous permet pas d'y aller. C'est aussi plus facile pour un homme que pour une femme. Et aussi, quand on est dehors, l'envie est plus intense avec le froid. Il ne faut pas l'oublier, ça !
En parlant de gratuit, je me rappelle qu'à l'époque ça coûtait 10 sous pour aller aux toilettes publiques. Je me souviens qu'un jour, c'était pressant et j'avais oublié mes sous. J'ai crié : « *AH NON J'AI OUBLIÉ MON 10 SOUS* ! »
Je suis revenue sur mes pas pour aller chercher mon argent, à la vitesse grand V, à toute allure. (Rires).

Maxime : Nous on veut travailler, mais celui qui mendie aussi est dans le besoin. Et plein de besoins. On est souvent mis dans le même paquet. C'est pas facile, dans le Quartier des spectacles, j'ai tout vu ! T'es en plein centre-ville, là !

Manon : Certaines personnes peuvent être sensibles quand elles se voient refuser l'accès aux toilettes, ou à la chaleur en temps froid. Ils ne savent pas ce que la personne vit. Avec ma veste de L'Itinéraire, ça arrive qu'on soit mieux accueilli, mais d'autres vont aussi avoir des préjugés. Mais y'a encore du bon monde qui m'encourage et qui me donne des permissions.



Maxime : C'est vrai. Ce qui m'aide à tenir le coup, moi, c'est surtout de voir ma clientèle. Quand on me dit : « *Salut Maxime, comment ça va, je suis content de te voir* », c'est spécial. S'il fait froid, je vais endurer, ça fait bien des années que j'endure. Quand c'était ouvert, j'allais dans les cafés, comme au McDo. Aujourd'hui en période de grand froid, je vais réduire mon temps, je vais faire une heure, deux heures. Quand c'est fini je m'en vais. Je vends au Théâtre du Nouveau Monde (TNM), c'est sûr que c'est plate la fermeture, mais au froid qu'il faisait en janvier et février, c'était correct aussi.

Manon : Moi aussi je suis bien aimée à mon *spot* de vente. C'est sûr que quand tu as une certaine personnalité, les gens aiment venir vers toi. Le monde me connaît là-bas, je sais que si certaines personnes étaient méchantes avec moi, j'aurais du monde qui prendraient ma défense. Mais avec la pandémie, ça n'a pas été évident. On s'approche moins, on me parle moins.

Maxime : Moi, c'est vrai, quand j'y pense, au TNM, les gens sont tellement généreux, on est tellement aimé. J'ai hâte que ça reprenne. Quand il fait froid, ils me laissent m'asseoir sur les petits sofas à l'entrée. C'était la seule place ! Dans le Quartier des spectacles y'ont toute vu, y'en a qui sont allés aux toilettes, qui se *shootent* pis toute. Mais ils me connaissent et ils m'aiment bien, ils m'ouvrent les portes pour ça. Je veux les remercier.

Manon : Une fois, un opérateur de la STM m'a crié : « *Manon t'es la meilleure !* »
Je pense que c'était en 2015, j'avais lancé des fleurs à la STM dans un mot de camelot. J'ai aussi eu cette histoire d'un travailleur de la STM qui m'a fait une accolade amicale.

Maxime : Oh c'est intéressant ça ! (Rires) Les gens peuvent être généreux. Quand ils te voient travailler souvent, vaillant, poli, ils s'habituent. Quand j'écris des textes, le monde en revient pas comment c'est bon. On vient me féliciter ! Quand y fait -30° C, le monde m'encourage. J'ai toujours une réponse prête. On est habitué, on aime le monde, on aime jaser avec les gens. On est chanceux d'avoir des compliments.
La dernière fois, un acteur connu m'a donné un cadeau. Parfois il y a du monde plus craintif, mais qui veulent s'approcher, méfiant au début, mais après c'est : « *Salut Max !* » On sent qu'ils viennent d'une autre classe, un autre milieu, mais on se rapproche. J'étais gêné au début, ça m'intimidait, je pensais jamais *tougher* avec ce genre de clientèle. C'est une clientèle chic, pas des tout nus là. Je me sens tellement accepté, je me sens en famille avec eux, j'ai fait mes preuves.

Manon : Justement, quand quelqu'un me demande si je veux me réchauffer, je le fais, mais je peux pas rester longtemps, mes clients ne me voient pas !

Maxime : Bon, c'est toi qui a le mot de la fin Manon !

Manon : Au début, quand les camelots me parlaient de vendre *L'Itinéraire*, dont l'un d'entre eux qui vendait devant le Jean-Coutu sur Ontario, je disais non. Je connaissais pas ça ! Mais je me suis dit que c'était peut-être pour moi. J'étais gênée dans les premiers temps. Aujourd'hui, ça fait huit ans.
Toi, ça fait combien de temps ?

Maxime : 25 ans !

Les propos exprimés dans cette chronique n'engagent que l'auteur.

En toute **liberté**



par Mathieu Thériault
Camelot Bernard / de l'Épée

Comment on fait pour se réveiller ?

Il y a déjà un petit moment que j'ai passé la quarantaine, le moment de la vie où statistiquement il y en a probablement autant en avant qu'en arrière ; le moment à tout le moins où on ne peut clairement plus dire qu'on est encore dans nos années de jeunesse et que tout est possible.

Moi, par exemple, je suis pas mal certain que je ne serai jamais astronaute ou joueur de hockey professionnel. Donc, officiellement adulte, on estime commencer à avoir une certaine expérience de la vie et il y a des choses que l'on est pratiquement certain de ne jamais voir de notre vivant. Pour n'en nommer que deux, je dirais que je n'aurais jamais pensé que le capitalisme se mettrait lui-même « en pause » durant des mois et des mois à cause d'un virus invisible qui ferait trembler le monde entier pendant des années. Et je ne pensais pas non plus voir de guerres d'annexion de masses à l'intérieur de ce qu'on appelle la civilisation occidentale, qu'on en arriverait un jour à entendre le bruit des bottes comme dans les films sur les nazis et commencer à se demander sérieusement si la 3e Guerre mondiale n'était pas sur le point d'éclater.

Le pire depuis la crise des missiles ?

Comme je disais, avec une certaine maturité, on perd souvent quelques rêves de jeunesse. Il ne me viendrait plus à l'idée d'écrire au père Noël pour souhaiter la paix dans le monde. Je sais bien que depuis au moins 1000 ans, pas une seule année ne s'est passée sans qu'il n'y ait au minimum une guerre quelque part. Et je pensais qu'il n'y en aurait probablement aucune non plus de mon vivant.

Au pire je me disais que les Balkans allaient peut-être se balkaniser encore un peu (allez, sans Google, combien de pays font maintenant partie de l'ex-Yougoslavie ?), mais jamais je n'aurais pensé être aussi sérieusement angoissé de la perspective d'une 3e Guerre mondiale.

Quand j'étais gamin, j'adorais quand ma mère m'expliquait à sa façon l'histoire du monde. Les deux grandes guerres, les camps de la mort, les manifs contre le Vietnam, etc. Même si seulement 25 ans nous séparent, j'avais l'impression qu'elle me parlait d'un monde tellement lointain quand elle me racontait qu'au primaire, toute sa classe marchait en rang d'oignons pour aller prier à l'église contre le méchant Fidel Castro et les communistes. Pourtant, c'était il y a à peine 60 ans, en 1962, lors de la crise des missiles où l'humanité est fort probablement passée à un cheveu de son autodestruction.



Plus ça change, plus ça ne change pas

Quand j'ai été plus en âge de me faire ma propre opinion sur le monde, moi aussi je suis allé manifester contre la guerre. J'étais content, en 2003, quand nous étions plus de 200 000 à marcher sur Montréal contre la guerre en Irak et les fameuses fausses « armes de destruction massive » de Saddam Hussein, même si je me disais que le président Bush n'en avait certainement rien à branler de l'opinion des Canadiens sur sa croisade contre « l'Axe du mal ». Au moins, j'avais l'impression d'avoir fait ce que je pouvais faire à ma petite échelle et au final, j'avais au moins eu la victoire morale de me dire que le pays dans lequel je vivais n'avait pas pris part à cette entreprise absurde.

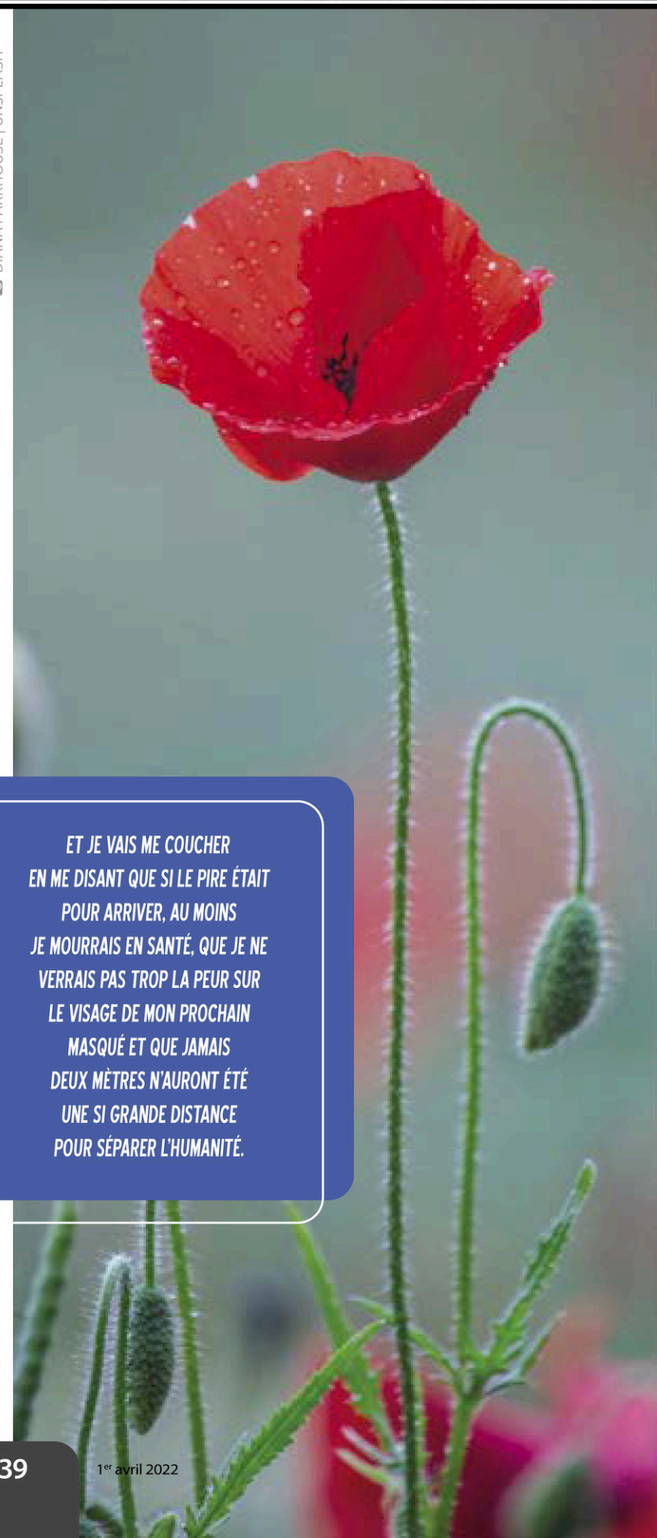
Puis pendant un temps, j'avais presque une sorte de tristesse quand je repensais à la fin de l'URSS et à la chute du mur de Berlin. Pas parce que j'avais de la graine de dictateur en moi, mais parce que je repensais à ces millions et millions de personnes, à tant de générations d'intellectuels qui avaient cru qu'un autre monde était possible. Qu'il y avait une humanité en dehors du capitalisme, du colonialisme, du racisme et tutti quanti. Qu'un monde où l'homme ne serait plus un loup pour l'homme. Que ce monde était concevable et que, bien qu'imparfaitement, on avait au moins essayé de le mettre en pratique dans plusieurs dizaines de pays. J'ai fini par me dire que l'idéal communiste n'avait justement jamais été autre chose que cela, un idéal, et qu'en fait le monde s'était seulement divisé entre capitalisme d'État et capitalisme privé.

Avancer vers l'arrière

Puis, je me suis mis à m'en faire pour l'environnement. Me disant que si moi j'allais peut-être finir ma vie sur une planète habitable, j'étais loin de penser que ce serait le cas de mes enfants, ou à tout le moins des leurs. Même de cela je ne suis plus certain du tout.

Ensuite, nos voisins d'en bas ont élu un barjot dont on doutait fortement de la santé mentale et s'il n'allait pas justement appuyer sur le fameux bouton rouge dans un quelconque accès de folie. Sitôt le psychopathe orange parti, nous voilà soudainement tous en pandémie, nous réveillant pour constater qu'il n'est jamais parti, qu'il s'est juste téléporté en Russie. Et quand je prends un peu de temps pour y penser, c'est en me demandant combien de fois encore il faudra me vacciner pendant qu'on regarde le tiers-monde et maintenant l'Europe prête à exploser.

Et je vais me coucher en me disant que si le pire était pour arriver, au moins je mourrais en santé, que je ne verrais pas trop la peur sur le visage de mon prochain masqué et que jamais deux mètres n'auront été une si grande distance pour séparer l'humanité. ■



© DIANA PARKHOUSE | UNSPLASH

ET JE VAIS ME COUCHER EN ME DISANT QUE SI LE PIRE ÉTAIT POUR ARRIVER, AU MOINS JE MOURRAIS EN SANTÉ, QUE JE NE VERRAIS PAS TROP LA PEUR SUR LE VISAGE DE MON PROCHAIN MASQUÉ ET QUE JAMAIS DEUX MÈTRES N'AURONT ÉTÉ UNE SI GRANDE DISTANCE POUR SÉPARER L'HUMANITÉ.

Espace SCIENCES

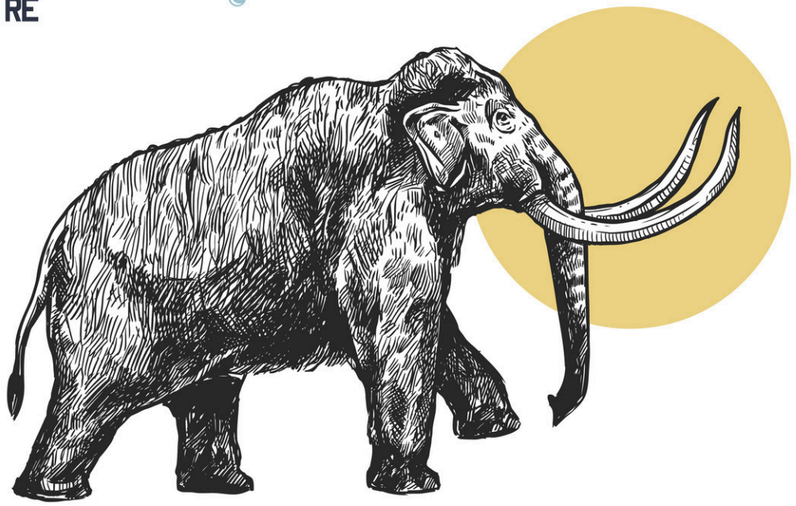
L'ITINÉRAIRE

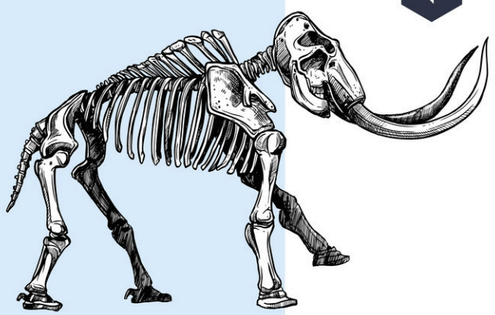


par Yves Grégoire

Préposé à la distribution

Tout est science. Des confins de l'univers à la nature qui nous entoure, dans la technologie de tous les jours en passant par la vie sur Terre, la science est partout.





1

Des animaux de l'ère glaciaire au côté de l'humanité

Des chercheurs du McMaster Ancient DNA Center ont découvert que les mammouths laineux et les chevaux de la région du centre du Yukon appelé le Klondike ont vécu bien plus longtemps qu'estimé : 3000 ans de plus.

Une disparition plus lente

C'est ce que révèle l'étude d'échantillons de sédiments prélevés dans la partie glacée du sol, le pergélisol, de cette ancienne steppe à mammouths en 2010, par l'Université de l'Alberta. Ces carottes qui contiennent une très grande quantité d'ADN environnemental étaient jusqu'alors conservées en chambre froide. Récemment, elles ont été étudiées par des paléogénéticiens pour comprendre l'extinction il y a environ 12 700 ans de l'ensemble des animaux de grande taille, la mégafaune.

Avec 21 carottes de pergélisol vieilles de 4 000 à 30 000 ans prélevées sur quatre sites du Klondike, les chercheurs ont pu analyser des sédiments de certains microfossiles et réassembler des fragments de génomes pour étudier leur évolution. ▶

▶ La transition Pléistocène-Holocène (entre la dernière période glaciaire et celle, plus tempérée, dans laquelle nous vivons depuis 12 000 ans) a été une période de grands changements. Elle engendra entre autres le remplacement de l'ancienne steppe à mammouths du pont de la Béringie (une étendue de terre qui reliait alors le Yukon à la Sibérie) par la forêt boréale actuelle. Elle sonnera ainsi le glas des mégaherbivores de l'ère glaciaire, tels le mammouth laineux, le cheval du Yukon et le bison des steppes ainsi que des prédateurs comme le lion de Béringie. Mais moins rapidement que ne le pensait la science.

Des animaux de l'ère glaciaire et nous

Contrairement à l'étude des ossements fossiles, les chercheurs ont pu constater, grâce aux nouvelles techniques d'analyse ADN, la manière dont les écosystèmes se sont progressivement modifiés. Et par là même, que la disparition de certains mégaherbivores aurait été plus graduelle qu'anticipée. On sait par exemple que les mammouths laineux et les chevaux auraient survécu jusqu'à 7 000 ans avant nous. Le bison des Steppes pour sa part aurait survécu jusqu'à il y a 400 ans. Il n'y avait pas de preuves que la mégafaune ait survécu aussi longtemps avant l'étude de sédiments.

Des chercheurs du Centre de géogénétique de Copenhague ont des preuves de présence de chevaux et de mammouths en Alaska il y a 7 900 ans, et de 3 900 ans en Sibérie ainsi que du rhinocéros laineux à moins de 9 800 ans.

Donc, certains animaux de la mégafaune auraient vécu en même temps que les premiers humains. Des animaux de l'ère glaciaire qui vivaient donc en même temps que les premiers bâtisseurs de pyramides.

Mais les chercheurs restent prudents sur l'interprétation des données qu'ils recueillent. Car avec le gel et le dégel du pergélisol et surtout le réchauffement de l'Arctique, les informations génétiques de différentes périodes peuvent se mélanger.

2

Une seule santé

Une seule santé est un concept qui date des années 2000, mais qui résume une idée connue depuis plus d'un siècle, selon l'Organisation mondiale de la santé animale. Il met en lumière l'interconnexion entre les humains, les animaux et l'environnement en général selon laquelle la santé des uns affecte celle des autres.

Prise de conscience mondiale

Cette interconnexion favorise dans certains cas l'échange d'agents infectieux entre espèces et peut révéler dans certains cas l'apparition de zoonoses, des maladies qui se transmettent naturellement entre animaux et humains.

Les importants changements des écosystèmes planétaires, l'intervention humaine, favorisent l'interaction et donc la propagation de zoonoses. D'ailleurs, 75 % des maladies infectieuses chez les humains sont d'origine animale.

Prenons la COVID. Son origine animale n'est pas encore prouvée, mais on sait qu'elle peut se transmettre de l'animal à l'homme. Et la pandémie aura fait prendre conscience de l'importance de considérer le concept d'Une seule santé pour prévenir de prochaines pandémies.

Et la prise de conscience est mondiale. L'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), l'Organisation mondiale de la santé animale (OIE) et l'Organisation mondiale de la Santé (OMS), à laquelle s'ajoute le Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE), travaillent ensemble sur ce concept.

Prévenir et gérer les pandémies futures

Le tout a d'ailleurs commencé bien avant la COVID sur le thème de la résistance aux antimicrobiens, et a fait l'objet d'un guide pour le contrôle des zoonoses publié en 2019 et accessible en ligne sur le site de la FAO.

Au Canada, il existe déjà le réseau de recherche pour la santé globale nommée Global 1HN. Un joueur important dans l'amélioration de la gouvernance mondiale des maladies infectieuses et de la résistance aux antimicrobiens, qui pourrait être doublé d'un traité international sur les pandémies.

En 2021, L'OMS a proposé un tel traité, qui aurait, en vertu du droit international, pour effet de munir les différents pays membres de moyens de gestion, de prévention et de résilience face aux prochaines pandémies. Certains chercheurs recommandent d'ailleurs la création d'une structure mondiale permanente comme celle pour la biodiversité et contre les changements climatiques.



BD SIOU
CAMELOT MONT-ROYAL / BORDEAUX
@siouartiste

C'T'ENCORE DRÔLE



Christian Vanasse
Humoriste

LA RAME
CHRONIQUE HUMOUR

D'la liberté sur Marketplace

C'est quand même un drôle de moment qu'on est en train de vivre. Pas drôle dans le sens à se taper sur les cuisses, mais plus dans le sens de se prendre la tête à deux mains pis de se la rentrer profond dedans comme une autruche, comme dirait mononc' Gérard.

À peine sorti de la pandémie, voilà qu'on se retrouve sur le bord de la 3e Guerre mondiale. On est comme des marmottes qui seraient sorties de leur terrier, mais au lieu de voir notre ombre, on aurait vu les 4 Cavaliers de l'Apocalypse. Ça donne quasiment le goût de retourner se confiner en mou. La seule consolation c'est que la COVID a attrapé Jean Charest. Ce sale virus n'a que ce qu'il mérite.

Que voulez-vous, on va prendre les bonnes nouvelles qu'on peut tellement elles se font rares. Par exemple, ce qui se passe en Ukraine relativise grandement le sacrifice de nos « combattants de la libarté » qui criaient « Phoque Trudeau » bien au chaud dans un spa à Ottawa. J'en profite pour saluer l'immense courage des Russes opposés à la guerre qui manifestent de toutes sortes de manières. Ils risquent gros. Parce qu'à côté des antiémeutes russes, les agents de la GRC ont l'air de petits poodles qui essaient de nouvelles pantoufles sur le comptoir chromé d'un Mondou.

On dirait qu'on ne se rend pas compte de notre bonheur qu'en le comparant aux malheurs des autres. Tiens, juste notre traditionnelle « semaine de relâche » qui fut plus que bienvenue cette année, parce que l'hiver nous avait pas mal maganés et qu'on avait le moral un peu à plat. De ce temps-ci, y'a ben des endroits dans le monde qui en profiteraient pas mal plus que nous autres d'une semaine de relâche.

En plus, le printemps arrive, avec lui le dégel pis le déconfinement, et on va enfin retrouver toutes nos précieuses libertés perdues pendant la pandémie… pour laquelle nous avons d'ailleurs bénéficié de vaccins gratuits. Avec le dégel on va peut-être aussi retrouver tout ce qu'on avait perdu dans les bancs de neige. Ça, c'est une autre histoire et elle n'est pas toujours glorieuse, mais les rues seront balayées et les arbres fleuriront. Nous pourrons profiter à nouveau de nos libertés un peu partout.

De toute façon, au rythme où ça va, il ne restera bientôt plus grand-chose à déconfiner. Les bars, les restos, les salles de spectacles sont ouverts et à pleine capacité. Les aficionados du chant pompette vont pouvoir retourner chanter *I will survive* au karaoké. Au Centre Bell, pour rattraper le temps et les billets perdus, ils vont pouvoir empiler trois spectateurs par siège, s'ils sont de la même bulle familiale, envoye donc.

Hey! L'économie va rouler. Ben, aussi loin que l'prix du gaz va le permettre, mais au moins ça va rouler.

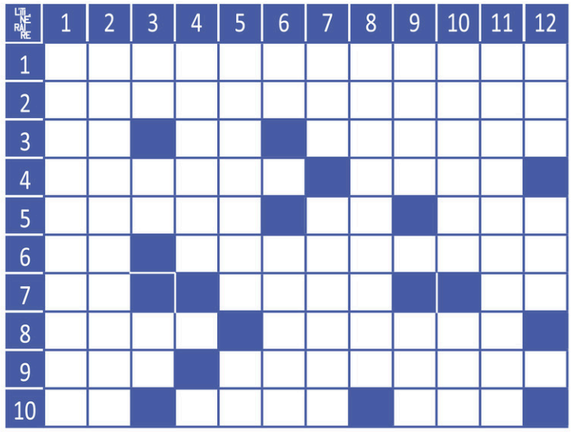
On va se lâcher le mou, s'habiller en dur pis retourner travailler et les seuls déçus seront nos plantes d'intérieur et nos animaux domestiques. Pauvres eux qui étaient devenus le centre de toute notre attention depuis deux ans sans avoir besoin de perdre des feuilles ou faire tomber des affaires du frigidaire. Je vous le dis, il va y avoir de la dépression chez les chatons sur un moyen temps. Mais quand on reviendra à la maison ou à l'appartement, ils seront encore là. Et demain encore. Et le jour suivant.

Non mais, c'est ça notre vie pareil. Sachons l'apprécier. Tous ces petits bonheurs sont à notre portée sans qu'on ne le remarque toujours. Et si nous avons chaque jour la liberté d'en profiter nous avons aussi l'immense luxe de parfois l'oublier.

Comme disait le poète, « *nous vivons dans un pays dangereusement en paix* » et des fois, on ne se rend même plus compte à quel point on est gras durs de joies, de bonheurs et de libertés. On en a tellement, qu'il y en a dont on ne se sert même plus. On en a tellement, qu'on pourrait en mettre en vente sur Markertplace.

Hé boy! le jour où on va faire ça, je vous jure que des Syriens, des Somaliens, des Yéménites, des Ukrainiens pis un bon paquet d'autres nous écriraient assez vite : « *Cet article est-il encore disponible ?* » ■

détente



Jeux de mots



joseecardinala1@yahoo.ca

JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE

HORIZONTALEMENT

1. Compétitrices.

2. Pomperions.

3. Note. - Titane. - Rendue égale.

4. Émirent des sons. - Foncer.

5. Érigne. - Astate. - Première chrétienne.

6. Dieu égyptien. - Franchir.

7. Deux. - Anarchiste. - Île française.

8. Organe de la vue. - Alèse.

9. Nord-nord-ouest. - Mutilent.

10. Stère. - Estuaire. - Possèdent.

VERTICALEMENT

1. Démêlerions des fibres.

2. Obtempéreraient.

3. Nanoseconde. - Rigolé. - Vache sacrée.

4. Notent.

5. Pissera. - Brigitte Bardot.

6. Rubidium. - Relative à un orifice.

7. Rait. - Boire.

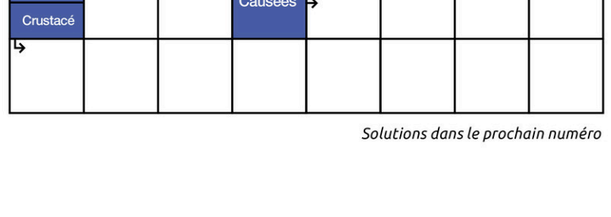
8. Ratiocineras.

9. Contestas. - Préfixe signifiant égal.

10. Fondues puis regelées. - Monnaie divisionnaire.

11. Exaspérèrent.

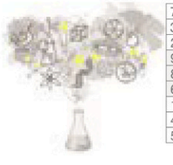
12. Sud-sud-est. - Âge.



Solutions dans le prochain numéro

SOLUTIONS - 15 mars 2022

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	D	E	C	L	A	R	A	T	I	O	N	S
2	E	C	L	A	B	O	U	S	S	E	E	S
3	F	I	A	I	E	N	T	■	O	U	R	■
4	E	M	I	E	T	T	E	R	■	F	E	R
5	R	E	R	■	I	G	L	O	O	■	■	O
6	L	R	■	D	R	E	S	S	I	O	N	S
7	E	A	U	X	■	N	■	E	S	S	E	S
8	R	I	S	■	A	S	T	R	E	■	S	E
9	A	S	A	N	A	■	R	E	A	S	■	R
10	S	■	S	U	R	E	■	Z	U	T	■	A



7	6	5	4	3	9	1	8	2
3	9	8	7	1	2	5	6	4
2	1	4	5	8	6	7	3	9
9	7	2	3	5	1	6	4	8
8	4	3	6	9	7	2	1	5
6	5	1	2	4	8	3	9	7
1	8	7	9	2	3	4	5	6
4	3	6	8	7	5	9	2	1
5	2	9	1	6	4	8	7	3

	C		C		G		L
	V	I	B	R	E	R	A	I
	R	O	I		I	R	A
	E	C	U	E	L	L	E	S
	A	T		I	L	S	
	E	D	E	N	T	E		S
	I	R	A	I	E	N	T
	B	E	A	T	E		I	E
	N	I		R		A	R
	O	N	E	R	E	U	S	E
	E	N	A		S	S	E
	E	S	T	I	M	E	E	S

Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette illustration ? Bonne chance !

LOUISE DAV | PIXABAY





AIMER DONNER
itineraire.ca/faire-un-don

Jeu de chiffres

MOYEN

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

	1			9			4	
5			4			7		8
	3							
9		2		5			1	3
	5						8	
8	6	3	1					5
			2	1				
	4	7	5	8		1	9	2
				3	7	8		

Faire un don | Cartes-repas | Abonnement

JE FAIS UN DON DE :

○ 40 $ ○ 50 $ ○ 75 $ ○ 100 $ ou _____ $[1]

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à **6 $** chacune = _____ $[1]

Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici : ○

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ $[1]

DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

○ 12 mois, **24 numéros** (125 $ avec taxes)

○ 6 mois, **12 numéros** (65 $ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) :

_____

Pour rejoindre notre service aux donateurs :
514 597-0238, poste 228 • luc.desjardins@itineraire.ca

MODE DE PAIEMENT

○ Chèque au nom du **Groupe communautaire L'Itinéraire**

○ Visa ○ MasterCard Code de vérification de la carte (CVC) : |__|__|__|

N° de la carte : |__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|

Expiration ____ /____ _____

(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

IDENTIFICATION ● Mme ● M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Ville : _____ Code postal : __|__|__ - __|__|__

Courriel : _____

Téléphone : (____) _____

Postez votre coupon-réponse au **Groupe communautaire L'Itinéraire**
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9

MERCI

[1] Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'Itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne sur notre site itineraire.ca

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001

publicite@itineraire.ca



Dans le prochain numéro de *L'Itinéraire*...



© DAVID HIMBERT

Rencontrez le nouveau maire de Laval, Stéphane Boyer, qui représente bien la nouvelle génération des leaders municipaux.

Notre camelot Gabriel Lavoie et le journaliste Simon Bolduc se sont entretenus avec le maire pour parler des grands thèmes sociaux, environnementaux et autres enjeux de la 3e plus grande ville du Québec.

Société : Les bénévoles constituent une grande force dans notre société. Sans eux et elles, de nombreux établissements et organismes – comme *L'Itinéraire* – ne pourraient simplement pas fonctionner. Témoignages, hommages et de belles histoires de ces gens qui consacrent librement de leur temps et de leur énergie pour leurs prochains.



ANNONCEZ DANS L'ITINÉRAIRE !

Offrez-vous une belle visibilité pour faire connaître vos produits, services et activités en plaçant une publicité dans nos pages. Du même coup, affichez votre responsabilité sociale envers un organisme qui fait une différence !

Contactez-nous dès maintenant :
jopanray@itineraire.ca. | 514 597-0238 p. 234

B

MARCHAND DE BONHEUR, MARCHAND DE CHALEUR!

Bien emmitouflé dehors ou confortablement
assis chez soi, quand le mercure descend,
rien de mieux qu'un bon café pour se réchauffer.





CAFÉ
BROSSARD MD

TORRÉFIÉ À MONTRÉAL
514 321-4121 • 1 800 361-4121
CAFEBROSSARD.COM